

Georges Le Brun Keris

Autres nouvelles

Heinrich

1942

A Albert Gortais

Au temps heureux où les frontières n'étaient pas infranchissables, chaque année quand l'été venait, je voyageais à l'étranger. Une fois, en 1936 il me semble, je décidai de visiter la Bavière. J'aime beaucoup ce pays. Ces petites villes, où les rues fermées à chaque bout ont l'ordonnance d'une place, avec tout autour des balcons vivement fleuris, me ravirent. J'ai toujours apprécié les églises baroques et ce léger mauvais goût qui leur est un surcroît de grâce. On en trouve un peu partout, là-bas, de ces églises, comme dans notre Massif Central des basiliques romanes. Je me rappelle surtout, à Bad Reichenhall, une chapelle minuscule, toute rose, et que paraît une loggia.

Mon ami Heinrich von T. qui connaissait mes goûts, m'écrivit pour m'inviter à passer quelques jours dans sa propriété de Weyga. « Tu trouveras, m'écrivit-il pour m'allécher, une très belle abbatale baroque, les bleus et les roses y abondent parmi des grilles de bois doré. On la connaît peu, même en Allemagne ; modeste cadette des somptueux monuments de Dresde ou de Prague, elle vaut que tu te déplaces, si toutefois mon amitié ne suffit pas à t'attirer. Le pays est un peu sévère, mais nous jouirons d'une parfaite liberté, mon oncle, à qui appartient la propriété, vivant confiné dans sa chambre. Je serai heureux de recommencer nos vieilles folies et de parcourir avec toi la contrée, une plume rouge sur nos chapeaux verts. Tu te rappelles nos balades en Suisse... »

Heinrich n'avait pas besoin d'évoquer ces balades. J'en gardais la saveur. Nous nous étions connus à Genève, dans la pension Saint Boniface, une pension où de bonnes sœurs paradisiaques hébergeaient un troupeau flirtant d'étudiantes et d'étudiants. Tout de suite Heinrich et moi avons sympathisé, et, devisant comme nous pouvions, chacun connaissant à peine la langue de l'autre, nous avons parcouru le pays de Gex, riche en peupliers. O souvenir de Genève, avec les bains dans le lac si bleu, et les rêveries dans les merveilleux jardins qui le bordent !

Je me rendis donc à l'invitation d'Heinrich, traversant pour le retrouver une grande part de la Bavière du centre. Celle-ci me parut triste et plate après un séjour au bord des lacs, sur ce Königsee où le charme du paysage est si primitif qu'on se sent à l'aube du monde. Plus tard je devais aimer la Bavière du centre, mais apprécie-t-on une chanson quand on sort d'entendre une symphonie ? Sur l'autostrade qui menait à Weya, les longs rideaux de sapins ne distraient pas d'évoquer, récents ou lointains, mes souvenirs.

Je pensait surtout à Heinrich. Quel joyeux compagnon ! Il avait la bonhomie de ces populations bavaroises qu'on voudrait tant ne pas être obligé périodiquement de détester¹. Quelle dépravation les fait tant aimer la guerre et s'affoler de grandeur – peuple affable et bon enfant, serviable, hospitalier ?

Le soir approchait quand j'arrivai à Weya. Sur un paysage monochrome de sapins, le ciel roulait d'épais nuages. Au fond, pourtant, dans un nimbe légèrement doré, on voyait se lever les Alpes. Sur ce nimbe se détachait, d'un noir plus dur que les sapins, le château des von T. Un assemblage de tourelles, un appareil compliqué de toits, des poivrières, des mâchicoulis, le tout restauré dans le style outré de Louis II, dominait une gorge étroite, simple faille dans la longue plaine. De toutes parts les bois enserraient le château, battaient ses murs comme une mer.

¹ Cette nouvelle a été écrite pendant l'occupation

A ma descente de voiture je fus accueilli par des domestiques sans âge. Ils portaient de vétustes livrées, chargées d'or terni, et des perruques poudrées comme on n'en voit plus qu'au théâtre. « Monsieur le Vicomte était auprès de son oncle et s'en excusait, me dirent-ils, mais il serait là d'une seconde à l'autre ». En attendant, ils me conduiraient à ma chambre pour que je puisse me nettoyer un peu.

Ma chambre, un immense quadrilatère pris dans une des tours, percé de trois fenêtres éloignées de la pièce par toute l'épaisseur des murs, trois mètres au moins. Des tapisseries admirables dans le style des tapisseries de Cluny, représentaient une cour d'amour. De belles dames en hennin y devisaient avec des troubadours parmi les fleurs. Elles ne suffisaient pas à égayer l'immense salle avec son lit à courtine, ses fauteuils durs comme des stalles, ses coffres où l'on avait posé, bijoux luisant dans la pénombre, de lourds pots d'étain.

Étrange accueil, Heinrich ne se faisant toujours pas annoncer, je regardai par les fenêtres. Si haute était ma chambre que je ne voyais que le ciel, mer obscure et presque figée.

Soudain mon ami fut là, sans que je l'eusse entendu. « Excuse cet étrange accueil par des domestiques, mais je faisais la lecture à mon oncle. Il ne peut guère supporter d'autre présence que la mienne. C'est bien douloureux de vieillir, si pénible...pénible pour les autres aussi bien que pour soi. »

Heinrich ! Combien j'attendais de joie à le retrouver ! Mais nous restions en face l'un de l'autre, un peu gauches, sans trop savoir quoi nous dire. Bien souvent, au cours de notre séparation, je m'étais promis de lui faire part d'une émotion, d'une joie, d'un livre particulièrement goûté ; devant lui je n'éprouvais qu'un grand vide, et, déconcerté, je sentais se briser tout élan.

Dans ces minutes d'embarras j'observai tout à loisir le visage d'Heinrich. Ces quatre années lui avaient imposé une curieuse altération. Non qu'il eût vieilli, il paraissait toujours étrangement jeune, sous ses romantiques cheveux blonds. Mais ses yeux avaient perdu leur exquise candeur, voilés désormais d'une expression contrainte. Sa bouche s'était légèrement tordue. Je me rappelais pourtant cette bouche très droite, une de ces bouches dont Wilde disait qu'elle ne savait pas mentir. Dorian Gray, oui, tel était devenu son visage. Le visage d'un Dorian Gray que le temps n'atteint pas mais que pourtant, sans l'altérer, marque la vie. Il m'entraîna dehors. « J'ai deux heures de pleine liberté, profitons-en, » me dit-il. Le pont-levis franchi, s'étendait la marée des bois. Nous y entrâmes. Était-ce l'odeur de sève qui montait des troncs écorchés par les récentes tempêtes, ou bien ce vent léger qui, balançant sur le ciel bleu les cimes, se glissait le long de notre chair, nous dénudant semblait-il, et versant dans tous nos membres une délicate ivresse ? Je retrouvais l'Heinrich d'autrefois. J'attribuai son expression contrainte de tout à l'heure à l'obsession de ce château féodal, à la solitude dans ces longues salles où l'écho des voûtes répercutait à l'infini les pas. Tandis que les fougères s'écartaient et se refermaient derrière nous, Heinrich comme jadis gambadait, me racontant mille histoires sans suite et riant de mon incapacité à le comprendre. Sa gaieté me parut même exagérée. On eut dit une évasion, la joie du prisonnier évadé pour quelques heures de sa geôle.

Nous rentrâmes au coucher du soleil. Plus haut et plus noir semblait encore le château dans ce crépuscule. Des corneilles volaient sur les tours. Avec les cris des premiers hiboux on n'entendait que leur croassement. « Tiens-toi près de moi à cause des danois de mon oncle » me dit Heinrich en franchissant le pont-levis. De fait, six énormes danois se jetèrent sur nous, qu'Heinrich contint du regard. A sa vue ils se mirent à ramper en gémissant, mais à chaque fois que je semblais m'éloigner un peu de leur maître, ils montraient les dents.

« Habille-toi pour le dîner, me dit Heinrich, mon oncle n'y vient jamais, mais s'il descendait, il serait mécontent de nous voir en veston. A son âge on a des manies, fût-ce d'obliger ses neveux à dîner en habit quand ils sont seuls. »

Le dîner se déroula dans un cérémonial presque liturgique. Depuis des siècles la même ordonnance devait y présider. Il me semblait vivre un roman et si on m'avait dit que la Dame Blanche allait passer dans la salle, tenant un flambeau, je l'eusse cru. Tout d'ailleurs semblait venir de très loin et jusqu'à la saveur légèrement passée des vins. Heinrich parlait bas. J'en fis la remarque. « Tu parles bas comme s'il y avait un mort dans la maison. » Il pâlit légèrement. « Tu es idiot » me dit-il, mais sa voix qu'il força résonna drôlement dans la pièce et fit tinter tous les verres. J'en éprouvais un malaise, indéfinissable, et me mis moi aussi à parler bas.

Les danois rampaient sous la table, mais si j'essayais de leur donner un morceau de viande, ils s'enfuyaient vers les crédences en grognant.

La tempête avait repris, elle grondait dans la forêt du même long hullement que la mer. J'entendis dans la cheminée une bizarre plainte d'enfant. C'était, me dit Heinrich, un grand-duc qui y nichait. Et soudain la peur me prit. Non pas la crainte, qui correspond à un danger, mais la peur. L'obsession muette qui vous étreint à la gorge. Aucun raisonnement ne la dissipe. J'avais peur. De quoi, je n'en savais rien. Mais la vie était trop insolite ici. Ne participais-je pas à une plaisanterie sinistre, macabre ?

Heinrich se levait. Je fus convaincu qu'il était menacé de folie et qu'il m'avait appelé au secours, comme un noyé tend une dernière fois la main.

Il me dit immédiatement bonsoir, sans me proposer de prolonger la soirée. Un des vieux serviteurs en perruque poudrée, tenant un flambeau, me précéda vers ma chambre.

*

**

Si je racontais une sombre histoire, je vous dirais que des cauchemars me maintinrent haletant jusqu'à l'aube. Je vous parlerais des fantômes trainant des chaînes. En vérité, il n'en fut rien. Je dormis d'un sommeil paisible, profond, reposant. Quand je m'éveillai, un rayon de soleil emplissant de lumière l'espace de corridor qui menait jusqu'à ma fenêtre de l'Est, venait frapper la dame à la licorne de la tapisserie. Sous ce rayon de soleil la cour d'amour s'animait d'une vie si jeune que je crus voir dames et troubadours s'attendre pour deviser avec eux. Je me promenais dans ces prairies où les fleurs se tournaient toujours de face sur leur haute tige, des fleurs rouges et jaunes sur des prairies bleues.

« Peut-être Monsieur aimera-t-il prendre son petit déjeuner sur la terrasse. »

Un des vieux laquais, dès le matin en habit surbrodé, perruque et bas blancs, me présentait un breakfast très appétissant et pas du tout suranné. Je le suivis sur la terrasse, attenante à ma chambre. On avait déposé là un minuscule jardin suspendu. Des coudriers rouges, des allées serpentine dans un espace de vingt mètres sur dix, un saule pleureur et toute la flore qu'au XIX^{ème} siècle on croyait indispensable à un jardin « anglais ». Des corbeilles rondes en miniature, où fleurissaient des plantes démodées, zinnias, calcéolaires et ces dahlias rouge feu qu'on connaissait seuls dans mon enfance, garnissaient les ray-grass bordés de millepertuis.

Quelle aïeule d'Heinrich, crinoline à volants et ombrelle pliante, avait imaginé ce jardin suspendu pour s'y distraire d'une beauté trop austère ? Je l'imaginai exilée des villes et de la petite cour où s'était déroulée sa jeunesse, enfermée dans ce haut château par un époux atteint d'hypocondrie, consolant son ennui dans le mauvais goût de ce minuscule jardin. Rien n'y manquait, et même pas la pagode en faïence bleue qu'une touffe de bambou cachait à demi.

« Que dis-tu de notre jardin rococo ? J'ai pensé qu'il te séduirait presque autant que les cours d'amour de la chambre. C'est pourquoi je t'ai fait installé dans ce perchoir. »

Heinrich, en pyjama, était venu me surprendre à mon lever. Je le retrouvais tel qu'autrefois, joyeux, bon enfant. Ses cheveux décoiffés tombant en boule sur son front, le rajeunissaient. Je retrouvais l'adolescent tant aimé.

« Que faisons-nous aujourd'hui, reprit-il au bout d'un instant. Mon oncle me donne campo. Que dirais-tu d'un tour en auto ? Si tu daignes t'apprêter rapidement, nous pourrions aller déjeuner soit à Munich soit à Salzbourg : nous sommes à mi-chemin. Ou bien encore nous pourrions aller jusqu'à Lindau. »

J'hésitais. Il me plaisait de revoir Salzbourg, et d'entendre les bénédictins trop exercés à Mozart, écorcher le grégorien. Nous prendrions un café savamment additionné de crème fouettée. A Munich, l'église Saint-Michel m'avait conquis. Je fis part de mes hésitations à mon ami.

« Mon vieux, à toi de savoir. Je ne puis choisir pour toi. Veux-tu voir à Salzbourg les enseignes se balancer comme des branches sur les rues étroites, ou bien veux-tu boire à Munich une bière que tu me dis tant aimer ?

- C'est comme si tu me demandais ce que je préfère, du fromage ou une femme brune. Choisis pour moi.

- Hé bien, nous irons jusqu'à Lindau, sur le lac de Constance, et nous y resterons pour la nuit. Tu pourras même, si cela t'enchant, aller demain voir les hangars à Zeppelins.

- Évidemment c'est un moyen de choisir entre Munich et Salzbourg que d'aller à Lindau. Mais entendu, je ne connais pas ce patelin. Je me rase et je suis à toi. »

Lindau m'enchant. Ces vieilles maisons fleuries, avec leurs immenses toits, sa longue place, et, vues du lac, les collines d'Autriche et de Suisse. Nous passâmes la soirée sur le quai. Des voiliers rentraient, débarquant une jeunesse joyeuse et demi-nue, qu'Heinrich regardait avec une visible envie. Il faisait un de ces beaux soirs pleins et calmes, où la vie semble facile, abondante. Un bonheur diffus vient tellement de toutes choses, de l'air, du soleil déclinant, du parfum un peu terreux des eaux, qu'il en est une paix. Un adolescent, sur une barque, rentre en chantant ; le soleil près de disparaître, teint d'un rouge un peu plus rare les flots étales ; ils soulignent une beauté si mûre, si complexe qu'au cœur on en sent un suspens. Nous nous étions baignés, et j'en restais alangui, délicieusement fatigué.

« Pourquoi dis-je à mon ami, quand si près de toi tu peux goûter de telles beautés, demeures-tu enfermé dans ton sinistre château ? Ce n'est pas une existence pour un homme jeune. Ta fortune, ta naissance, de quoi te servent-elles ? Tu vis plus lié à tes tourelles qu'un serf à sa glèbe. N'a-t-il pas fallu ma venue pour t'en arracher ? Que ne voyages-tu ? Je t'assure que si je n'étais pas enchaîné par la nécessité de gagner ma vie...

- Peut-être dis-tu vrai. Et pourtant, vois-tu, j'ai mon oncle. Je ne puis le laisser seul.

- Ton oncle ! Cette sollicitude m'étonne. Tu ne t'en souciais pas tant à Genève, quand tu passais un mois sans lui écrire et qu'à ses objurgations de rentrer tu répondais par des demandes de fonds ! Je suis sûr que tu exagères tes devoirs à présent. Ce n'est pas une vie pour un homme jeune que de faire tout le jour la lecture à un vieillard.

- Tu as peut-être raison, mais je ne puis pas le laisser.

- Je ne te comprends vraiment pas. Surtout qu'après tout ce que tu m'en as dit autrefois, je suis sûr que tu n'aimes pas ton oncle. Au reste tu t'en soucies fort peu en réalité : tu ne m'as même pas présenté !

- Je m'en excuse, mais mon oncle était fatigué. »

La conversation déviait. J'avais pourtant l'impression d'avoir ébranlé Heinrich. Il fallait absolument l'arracher à cette vie. Il en deviendrait fou. Je me rappelais son expression contrainte, la veille. Cette bouche tordue, ces yeux qui par moment me fuyaient.

« Ce n'est pas la question, et ne t'imagines pas que je m'en sois froissé, repris-je. Peu m'importe d'être présenté à ton oncle ! Ce que je voudrais, c'est t'en délivrer. Je ne puis

croire que ton devoir soit si impérieux. Laisse les morts enterrer les morts. Tu me fais l'impression de t'enchaîner à un cadavre. »

Heinrich pâlit « Tais-toi, tu dis des absurdités. Mon oncle n'est pas un cadavre. »

J'eus peur de l'avoir froissé, aussi parlais-je d'autre chose. Mais toute la soirée, Heinrich garda son expression tendue, sans rien de l'exquis abandon que nous venions de goûter.

*

**

Peu après notre retour, le lendemain soir, Heinrich me dit : « Puisque tu m'en as exprimé le désir, je vais te présenter à mon oncle. Ne t'étonne pas s'il ne te parle pas. Sa paralysie est presque complète et il souffre de montrer sa déchéance.

- S'il en est ainsi, ne me présente pas. Ma demande n'était qu'une boutade, un moment de mauvaise humeur, et je ne voudrais à aucun prix importuner ton oncle.

Le vieillard semblait déguisé en statue de Voltaire. Mais sa figure sans sourire était figée en un rictus méchant, tandis que ses yeux, ternes, vitreux, incolores presque, me regardaient fixement. L'impression était atroce d'être regardé par ces yeux immobiles qui ne cillaient même pas. La maigreur de celui qui me parut être un moribond était soulignée par deux touches roses sur les joues, posées comme du fard, et qui seules donnaient un peu de vie à cette face immobile. Il évoquait la momie de Ramsès II qu'on voyait autrefois au musée Guimet et qui m'horrifiait dans mon livre d'histoire.

« - Je vous souhaite la bienvenue. » D'où venait la voix ? La bouche n'avait pas bougé. Les sons semblaient venir du corps, ainsi j'avais entendu autrefois parler un ventriloque. La voix reprit, me posant des questions banalement bienséantes sans même attendre ma réponse.

Mais le plus étrange était l'attitude des chiens. Il s'étaient précipités dans la chambre quand j'étais entré, mais aussitôt ils avaient fui dans l'angle le plus obscur de la salle geignant sourdement.

*

**

Les jours suivants, avec un cérémonial identique, j'allai chaque matin saluer l'étonnant vieillard. Peu à peu je me familiarisai avec l'atmosphère bizarre de la pièce. La vieille dame et moi devînmes presque amis. Elle se lança à me conter des histoires du passé et me demanda des nouvelles de François-Joseph et de l'Impératrice Élisabeth sur un ton tel que je n'osai lui dire qu'ils étaient morts depuis vingt et trente ans. Mais quelque fût notre intimité croissante, elle ne s'effondrait pas moins en de grandes révérences de cour chaque fois que je pénétrais dans la pièce.

Un matin je fus frappé de voir sur la tempe du vieillard une tache bleue. Il semblait ce jour-là plus morne encore que de coutume et légèrement affaissé ; ses paupières retombaient un peu sur ses yeux fixes, lui donnant un regard en dessous, qui, joint à son rictus, m'effraya presque.

Dans l'après-midi je signalai à mon ami cette tache bleue et l'air affaissé que j'avais trouvé à son oncle. Il en sembla spécialement affecté, et me dit, après quelques minutes d'un étrange trouble : « Mon oncle a une mauvaise circulation. J'ai toujours peur quand j'en vois des signes. Faible comme il est il peut nous quitter d'un moment à l'autre. Il faudra que je fasse venir son médecin. »

Quelques heures après Heinrich me proposa de l'accompagner à Munich. Je refusai, alléguant une nouvelle que j'avais commencé d'écrire. Il me sembla qu'il eut préféré que je l'accompagnasse, mais, désireux de travailler et aussi d'étudier tranquillement l'abbatiale baroque, j'insistai pour rester à Weyga.

D'ailleurs Heinrich devait être de retour le lendemain à midi. Il allait voir le médecin de son oncle et tâcher de le ramener. Je m'étonnai qu'il ne lui suffît pas de téléphoner à ce praticien.

Sans y penser davantage je m'installai sur la terrasse-jardin contigüe à ma chambre. Je prétendais y travailler, sagement assis sous un altea. Le paysage fort beau m'en détournait. Nous étions en septembre et l'air pulpeux semblait déposer de l'azur sur la campagne. Bleue était la forêt et bleus les lointains jusqu'à la ligne onduleuse des Alpes. En vain j'alignais les mots. Je ne parvenais pas à saisir mon sujet. J'essayai de plusieurs moyens qui d'ordinaire réussissaient. Je marchai de long en large, mais si biscornues étaient les petites allées qu'elles m'obligeaient à une attention constante. A la fin je décidai de cesser le travail et de visiter plus sérieusement le château.

Cette visite me déçut. Je me rappelai l'ennui que m'avais donné autrefois le château de Langeais. Intérieurement le château Weyga rappelait celui-ci. Une trop grande unité de style le rendait fastidieux comme un musée d'ameublement. Je m'en retournais vers ma terrasse, regrettant un peu de ne pas avoir accompagné mon ami, quand le hasard des corridors me fit rentrer chez l'oncle. Le vieux seigneur était seul, étrangement immobile, me regardant de ses yeux tout à la fois amorphes et perçants.

Je m'excusai de ma méprise. Il ne répondit pas, mais il me parut que son regard, pour ainsi dire, s'accroissait, exprimant un courroux marqué et je m'empressai de sortir.

A la porte, je me heurtai au valet chevronné.

« -D'où venez-vous ? Me dit-il. Quoi ? Vous étiez chez Monsieur le Comte sans qu'on vous y eût invité ? (du coup il ne me parlait plus à la troisième personne). Aussi vous venez chez les gens pour espionner ! Je m'en doutais bien et j'avais détourné Monsieur le Vicomte de vous inviter. Au moins vous n'avez rien vu, vous n'avez rien remarqué ? »

Que voulait-il dire ? Sa fureur paraissait si vive que je préférerais ne rien répondre, craignant de l'irriter davantage. Je me réservais de raconter simplement la chose à Heinrich de peur que le valet ne lui narrât quelque conte. Mais pourquoi ce mystère autour de ce moribond ? Qu'aurais-je pu remarquer ? Quelque chose d'étrange se passait que je me promis d'éclaircir.

Dès l'arrivée d'Heinrich je lui racontai la scène du vieux valet de chambre. Il m'en parut contrarié, mais ce qui m'étonna le plus ce furent les questions qu'il me posa. Je ne les aurais pas remarquées, si le valet de chambre n'avait mis mon esprit en éveil. Visiblement Heinrich tâchait de savoir si je n'avais rien vu. Il insistait exagérément pour savoir comment j'avais trouvé son oncle, si j'étais resté très longtemps, si la tâche bleue qui m'avait frappée s'étendait. Je lui répondis le plus simplement que je pus, lui expliquant que devant le courroux du vieillard j'étais sorti tout de suite. Heinrich me parut rassuré.

Par contre mon étonnement s'accroissait quand j'appris que mon ami avait ramené de Munich le Docteur G. Je connaissais ce praticien de mauvaise réputation. Il avait été impliqué quelques années auparavant dans une affaire d'avortement longuement ébruitée : une jeune fille du monde que l'opération avait tuée. De mystérieuses protections (le Docteur G. était nazi) lui avait permis de sortir indemne du procès, mais, à juste titre, sa réputation avait souffert. Qu'avait Heinrich à se commettre avec un tel individu ?

Le Docteur G. repartit le soir même. Quand après son départ Heinrich vint me retrouver, il était visiblement libéré d'un souci. « Mon oncle va beaucoup mieux, me dit-il, j'ai eu très peur. » Je m'étonnais une fois de plus que mon ami fut si attaché à ce vieillard que naguère il ne pouvait supporter.

Pendant les deux jours qui suivirent, lors de mes visites à l'oncle, des soupçons me vinrent si pesants que je décidai d'éclaircir le mystère dont le vieillard était entouré.

Je profitai d'une courte absence d'Heinrich, et, par le même couloir détourné que la première fois, je gagnai la chambre de son oncle. Celui-ci était là, seul, me regardant de son regard fixe. Malgré son impression de colère je m'approchais très près de lui. Que sa peau était bizarrement parcheminée, elle avait le lustre d'une vieille reliure. Et qu'il était immobile ! Je croyais bien voir à le fixer que sa poitrine se soulevait rythmiquement, mais je

n'en étais pas bien sûr. Je me rappelais d'ailleurs cette impression affreuse des veillées mortuaires, où le défunt semble constamment respirer. Je saisis la main du vieux Comte. Elle était froide et rigide. J'approchai plus encore. C'était bien un cadavre en face de quoi je me trouvais, un cadavre soigneusement momifié, les joues peintes. Une légère tige de métal soutenait sa mâchoire, et son dos était corseté d'une armature de fer.

Je m'éloignais avec horreur, reprenant le même chemin qu'en venant pour éviter le vieux serviteur, et je courus jusqu'à la chambre d'Heinrich.

« -Je sais tout, lui dis-je d'un trait. Ton fameux oncle n'est qu'un cadavre. J'ai vu la tringle qui le soutient, et le rouge dont tu le fardes. Et tu exploites les talents de tes valets pour la ventriloquie. C'est horrible ! »

Heinrich me regarda très pâle. « -Tais-toi, on pourrait t'entendre. Oui, c'est vrai, mon oncle est mort depuis trois ans et après tout j'aime mieux que tu le saches. La vie près de ce cadavre était trop horrible. C'était trop dur de feindre surtout avec toi. Je te dirai tout. Mon oncle est mort voici trois ans, mais avec mes frères nous avons décidé de cacher sa mort. En effet il est nécessaire qu'il survive à sa cousine la Graffin zu V.... Il en est le seul héritier, et s'il venait à mourir avant elle, toute la fortune de la vieille comtesse irait à l'État. C'est pourquoi, grâce à la complicité de quelques serviteurs et du Docteur G. depuis trois ans mon oncle se survit, soigneusement embaumé. Et depuis trois ans nous jouons la même comédie macabre. Je monte la garde devant sa momie. Nous ne pensions pas que cela durerait si longtemps. La vieille Graffin paraissait sur le point de mourir. Nous pensions ne devoir dissimuler que quelques semaines. Mais depuis lors elle a rajeuni. Les soins dont nous entourons le cadavre de mon oncle la ressuscitent ! Maintenant dans son château de G. elle entretient la jeunesse dorée du pays. Voilà toute l'histoire, j'aime mieux que tu la connaisses, acheva-t-il. »

Je ne trouvais rien à dire à mon ami.

Les jours suivants, son aveu sembla l'avoir un peu délivré. Et il redevint le joyeux compagnon de jadis.

L'Anschluss, Munich, la guerre...peu à peu les événements me séparèrent de lui. Depuis, j'appris sa mort en Ukraine. On m'assure par contre que la Graffin zu V.... vit toujours.

Achmet

ou

l'homme qui voulait remonter le cours
du temps

1942 Divertissement

« Vous n'imaginerez pas sa dernière invention, Madame Saül, non, vous ne l'imaginerez pas. » Madame Achmet, dans l'arrière-boutique de Madame Saül, la pâtissière, épanchait son cœur. D'un regard indigné elle prit à témoin les piles luisantes de craquelins tout ruisselants de graisse et de sucre. « Eh bien, voilà, Madame Saül, il veut remonter le cours du temps, comme il dit. Le voilà qui veut son dîner à l'aube, et son café du matin pour le lever de la lune. Et il veut que nous nous plions à ce régime. Les servantes n'en peuvent plus de tout faire à l'envers. Nous nous couchons quand tout le monde se lève, nous sortons quand le Muezzin annonce la prière du soir. Et ce sont des querelles, parce que les chiens aboient à la lune et non au soleil. Il m'a gourmandée de ne pas vouloir que l'on traie les vaches au milieu de la nuit (pour qu'elles tarissent !), et il parle de tuer notre coq parce que cette bête chante la venue de l'aube. »

Madame Achmet eut continué longtemps sur ce registre ses plaintes. Elle les accompagnait de petits gloussements aigus, et d'une mimique qui signifiait les sanglots en lui épargnant la peine de s'y abandonner vraiment. Elle frottait un peu ses yeux du revers de sa manche, pressait la main droite sur ses seins leur imprimant un mouvement pendulaire et se penchait deux ou trois fois en avant. « Un homme qui était si bon, qui n'avait pas plus de trente femmes pour que chacune connût le plaisir une fois par mois. Et même j'avais souvent deux fois mon tour... ».

Madame Saül n'était déjà plus là. Les Kromics pouvaient brûler dans le four ! La nouvelle n'attendrait pas une minute de plus d'être narrée dans toute la ville. Quel succès, quand elle arriverait au cimetière conter pareil événement. M. Achmet, le vieil horloger, si riche et considéré, quelqu'un de presque aussi important qu'un percepteur ou un huissier, devenait fou ! Elle ferait durer le plaisir. Elle poserait des charades, pour exciter l'imagination de ses amies. La folie de M. Achmet grossissait au fur et à mesure que Madame Saül approchait du cimetière. C'était un martyr qu'il imposait à ses femmes et à leurs servantes. Il les obligeait à commencer leurs phrases par la fin et les battaient si elles se trompaient. Quand une vache mettait bas, il fallait compter neuf mois pour la mener au taureau, etc...etc... L'imagination de Madame Saül s'épuisait à broder sur ce thème. Elle mettait tout à l'envers au point de ne plus s'y reconnaître. A la porte du cimetière, elle ne savait plus bien qui d'elle ou de M. Achmet était fou et elle faillit commencer sa première phrase par la fin dans un état si voisin du délire que ses amis ne l'eussent pas crue si le scandale divulgué n'avait été de telle qualité, si affriolant à conter bientôt dans tous les harems.

Quant à Madame Achmet, elle rentra chez elle ne sachant pas si elle devait être plus affectée de la folie de son mari ou du brusque départ de Madame Saül. « Quelles manières » se disait-elle. « Ma chère mère qui était la fille de Sadik le puisatier et la petite-fille de Morak le blanchisseur, et l'arrière-petite-fille de Balck le rétameur, avait raison. On ne doit pas fréquenter de si petites gens. Et sa mère avait pour trisaïeul Mohammed l'ébéniste, et pour quadraïeul Fouad le tisserand... ». Madame Achmet arrive chez elle que sa généalogie n'était

pas encore épuisée, mais comme dit l'honorable M. Tronson, deuxième supérieur de l'Oratoire, elle y avait puisé de très grandes consolations.

II

Quand Madame Achmet rentra, elle trouva son mari gravement occupé à démonter ses pendules. Depuis plusieurs jours il ne quittait plus ce travail, entouré de disques dentelés qui brillaient au soleil, de ressorts si délicats qu'il ne les prenait qu'avec des pinces d'or, de boîtiers dont le métal à force d'être poli en était devenu presque transparent. Il n'entendit même pas sa femme épancher sa mauvaise humeur contre cette Madame Saül dont les manières n'étaient pas acceptables. En voilà à qui il faudrait encore demander l'arriéré de leurs termes, et qu'il faudrait jeter dehors au plus vite, et faire périr de faim et même quelque chose d'autre si on pouvait. Achmet était trop absorbé dans son travail pour écouter sa femme. De toutes façons d'ailleurs, les plaintes de cette digne personne n'eussent trouvé que peu d'écho, et les Saül fussent demeurés longtemps dans la maison qu'ils louaient aux Achmet. En effet, s'il n'avait entendu sa femme, Achmet n'eut pas manqué de la jeter dehors avec un coup de pied soigneusement appliqué dans la partie la plus rebondissante de cette respectable personne, afin de lui apprendre à quitter le pavillon des femmes. Mais Achmet ne l'entendait pas.

Achmet depuis huit jours démontait ses pendules et les remontait à l'envers intervertissant la succession des heures. Des pendules, il en avait plein sa maison. Comme il en connaissait tous les mécanismes ! N'avait-il pas monté la fameuse clepsydre du Shah de Perse, et l'horloge astronomique du sultan, et cette pendule du roi de France dont la sonnerie était si légère qu'elle semblait ne devoir marquer que des heures d'amour. Il avait appliqué à ses pendules son goût inné de l'équilibre et de la perfection. C'est à elles qu'il pensait, quand, libéré de ses femmes et des soucis domestiques, il se reposait sur sa merveilleuse terrasse. Si haute était cette terrasse que la terre semblait abolie, on voguait à la cime des arbres dont les espèces touffues cachaient le sol et en quelque sorte vous en préservait. On était projeté dans le ciel, entièrement livré au monde fourmillant des astres, vers quoi quelques cyprès plus haut dressés guidaient l'âme. Quand soufflait le vent des montagnes fouillant les branches qu'il retroussait en un clair scintillement, cette agitation même vous pénétrait la chair. On se sentait perdu dans les éléments, et seul, vers la gauche, l'horizon égal du désert vous rattachait au sol par ce que celui-ci a de métaphysiquement simple et déjà spirituel.

L'amour des pendules, le goût de leur mécanisme précis tranchant les heures, avait porté Achmet à se poser le problème du temps. Il y songeait souvent, quand déliée des liens terrestres son âme flottait dans le long crépuscule apaisé, sur la terrasse. « Pourquoi, se disait Achmet, les heures se succèdent-elles toujours dans le même sens ? Aucun homme n'en remontera-t-il le cours comme le nageur fait le fleuve ? La vie n'a-t-il qu'un sens, et nous entraîne-t-elle invariablement vers la mort ? Où tombent les heures perdues ? Ne les retrouverons-nous jamais plus ? Ne redeviendrais-je jamais l'enfant qui, de tels soirs, l'âme saisie d'une ferveur religieuse, délaissait ses jeux pour converser avec les princesses imaginaires qu'il découvrait dans les étoiles ! Jamais plus ! Se disait Achmet.

L'odeur des lilas flottant dans la pénombre prêtait à sa rêverie métaphysique un attrait sensuel. Ce problème, il lui semblait devoir l'êtreindre comme une épouse. Et c'est ainsi qu'il avait décidé de s'obliger à vivre à l'envers, redressant le cours du temps, par un effort sans défaillance remontant une à une les heures déjà écoulées. Pour y parvenir, il avait dû imposer une discipline à sa maison. Négligeant les cris de ses femmes, il les obligeait à vivre selon son rythme, intervertissant l'ordre des repas, renversant la liturgie intime de sa maison. Quelques bons coups de martinet avaient d'ailleurs amené ses femmes à une juste compréhension de leur devoir, et Achmet ne doutait plus de se sentir chaque jour plus

jeune. Il entrevoyait déjà le moment où, adolescent que sa mère vient de parer, il prendrait sa première épouse. Peut-être même, poursuivant cette expérience, grimperait-il à nouveau dans les arbres, pour y chercher des œufs d'oiseaux, bleus ou dorés ?

- III -

Laissons pour l'instant Achmet poursuivre sa vie inversée et suivons plutôt Lia , sa fille qui par ce beau matin de printemps descend au jardin.

Une robuste petite personne de quinze ans, « bien en chair » comme on dit. Un front volontaire, un menton rond, des joues très roses et, sous leur voile, deux seins pareils à des tulipes renversées. Telle, Mademoiselle Lia descend par le jardin. Pourquoi lui semble-t-il soudain plus beau que de coutume ? Plus mouvante est l'ombre des allées, plus vive l'odeur des jeunes pousses. Un oiseau chante sur deux notes, et paraît condenser sur ce thème infiniment modulé toute la fraîcheur du jour naissant. Mais que murmurent, de leurs clochettes pressées, les jacinthes de la fontaine ? Que signifie ce regard insistant des primevères ?

Derrière la haie de bambous, une voix d'homme chante. Tout le corps de Lia s'emplit de bonheur. Elle danserait si elle était sûre qu'on ne la vît pas. Elle embrasserait le jeune cytise où elle s'appuie pour écouter le chanteur. Mais elle écoute. La voix chante un très vieux refrain que Lia connaît bien et qu'elle découvre pourtant. Est-ce le matin qui lui en dit la beauté ?

Lia s'est approchée de la haie de bambous. Elle en écarte doucement les tiges. C'est mal, mais un émoi si délicieux la prend qu'elle ne peut résister. Elle écarte un peu plus les tiges. Un jeune homme est là qui chante, étendu sous un olivier.

Longtemps elle écoute. Soudain il se retourne. Elle veut fuir. Son voile s'est pris dans les bambous. Elle tire de toutes ses forces, mais le jeune homme est là qui la regarde et lui sourit. Enfin elle s'est dégagée.

Elle remonte lentement vers le pavillon des femmes, confuse mais sans trop de honte. Que lui chante donc son cœur ? Il rythme le refrain de l'inconnu. Pourquoi le platane en sa robe neuve du printemps, tout argentée, évoque-t-il un jeune homme à peine entrevu qui chante ?

.....
Chaque matin Lia est revenue vers la haie de bambous. Les feuilles partout ont poussé et si dense est la haie qu'on n'en pourrait plus écarter les tiges, mais il est une place où les tiges n'ont pas poussé. Une main soigneuse n'a-t-elle pas dépouillé de bourgeons les tiges ?

Et chaque matin le jeune homme est venu chanter. Au début, Lia s'enfuyait dès qu'il l'avait regardée. Elle ne fuit plus à présent. Elle écoute, et même ils se sont parlé.

Que se sont-ils dit ? Leurs paroles furent aussi vives que l'alouette qui s'envole. Ils se sont dit de très vieux mots, mais que chaque printemps reverdit comme les pousses du hêtre. Et ces mots, ils ne savent pas s'il est plus doux de les dire ou de les entendre.

« Que tu es belle, O mon amie ! Tes seins sont comme des jumeaux de gazelles. Ton amour est meilleur que le vin ».

-IV-

Ah ! Qu'as-tu fait, malheureuse ! Lia tente de répondre : « Mais, Maman... » Madame Achmet est trop bien partie. L'occasion est trop belle aussi. Le flot des paroles a rompu ses digues. « Tu vas vers la perdition mon enfant ! Et moi qui ne te quittais que dans ce jardin où seules pénètrent les femmes ! Comme je veillais sur toi ! Ah ! C'était bien la peine de te soigner comme je l'ai fait pendant ta scarlatine ! Et quand tu t'es foulée la cheville, j'ai couru

- 12 -

tout le pays pour trouver un rebouteux. Quand tu étais petite, je changeais sans cesse tes nourrices pour en trouver de meilleures... ».

Madame Achmet continue longtemps sur ce ton. Elle accable sa fille de tous ses bienfaits passés. Elle parle tant que la pensée de Lia est revenue vers le délicieux entretien que Madame Achmet a si fâcheusement interrompu. Elle est encore, contre les bambous, enfonçant sa bouche par l'échancrure de la haie, si étroite que seules leurs lèvres peuvent se joindre et qu'elle ne connaît pas l'éclat des yeux de son ami au moment où il l'embrasse.

« Mais tu l'aimes vraiment ? » Cette parole a pénétré jusqu'à son cœur. « Si je l'aime... ». Lia ne sait dire comme. Prononcer simplement son nom : Omar, la rend plus heureuse que de chanter les plus belles chansons. Le souffle de son haleine est plus frais au front que le vent du Liban, son apparition plus rayonnante que le soleil à son lever.

« Si tu l'aimes vraiment, je pourrais en parler à ton père ». Madame Achmet est une brave femme, elle aime bien sa fille. Et puis elle a pu placer tout son discours (elle a parlé si longtemps qu'elle en a perdu le souffle). Rien de tel pour calmer les nerfs et l'esprit. Omar est le fils aîné du Caïd, voilà sans doute un beau parti. Elle s'étonne de ne pas y avoir pensé plus tôt. Elles grandissent si vite, ces enfants, on est encore à leur acheter des poupées qu'il faut leur trouver un mari. Elle ira bientôt trouver Madame Omar mère. Elle lui portera des lokoums à la rose, et des oranges confites de sa confection. Elle lui dira : « Chère Madame, la saison des roses va venir et c'est la saison des accordailles ». Et madame Omar mère lui répondra : « Mon cytise est encore en bourgeons ». Mais elle lui répondra... Et puis ce sera l'échange des cadeaux. Madame Omar mère lui donnera sûrement une robe de soie rose, et qui sait, peut-être une robe de soie verte. Il faudra donner à Madame Omar mère une pendule, - voilà le cadeau qui fera bien, et qui ne privera pas Madame Achmet. C'est vrai qu'elles sont toutes montées à l'envers maintenant. Ah ! Cet homme ! Cet homme !

Le souvenir d'Achmet rappelle sa femme à une meilleure appréciation de son propre rôle. Il va falloir qu'elle l'amène à consentir à son projet. Il est si compliqué parfois. Pourvu qu'il n'aille pas faire des difficultés. Je ne sais pas quoi, mais une idée qui lui traverserait la tête. Il a toujours dit qu'il voudrait que son gendre fut horloger. Pour remonter les pendules à l'envers, sans doute ! Ne me parlez pas de ces horlogers !

- V -

Madame Achmet a mûri son plan. Elle ira trouver son mari ce matin même.

Entre-temps, Lia s'en va vers la haie de bambou retrouver le bien-aimé de son âme. Elle lui dit la nouvelle et tous deux ils entrevoient des jours heureux qui ne finiraient plus...

« On ouvrira la haie, dit Omar, et nos jardins n'en feront plus qu'un. Au lieu de la haie, je ferai planter un cordon de roses. Elles nous rappelleront nos rendez-vous, quand, plus tard, au bras l'un de l'autre, nous nous promènerons ».

Autour d'eux le printemps prodigue son bonheur. L'air tiède est saturé de parfums. Ils ne se mêlent pas et ce sont des nappes qui roulent, portant parfois l'arôme des lilas, la senteur plus mince du cytise, l'odeur simple de l'herbe fraîche que leurs pieds dans chacun des jardins viennent de fouler.

Mon bien-aimé, dit Lia. Comme je voudrais que la haie soit déjà abolie. Sentir enfin tout votre visage contre moi.

On dit qu'il est un dieu dans les jardins et qu'il se cache au creux des vieux hêtres, et que ce dieu est propice à ceux qui s'aiment. Il leur ménage des retraites paisibles, il les dérobe aux regards, il fait plus haute pour les cacher l'herbe de juin. Ce dieu veillait sans doute, car, sous le double effort d'Omar et de Lia, tandis qu'ils se penchent pour s'efforcer de se joindre, la haie se rompt. Avec un grand froissement de tiges brisées tendrement dans les bras l'un de l'autre ils tombent.

- 13 -

Pressés l'un contre l'autre ils se disent ces mots sans suite que nous avons tous dit et qui sont comme l'orchestration de l'amour. Ils ne savent ce qui est le plus doux, de s'embrasser ou de se contempler librement.

N'est-ce point trop de bonheur en un seul jour ? Il leur semble que la haie brisée leur a ouverte toute grande la voie royale de la vie. Qui désormais empêchera leur amour ?

- VI -

Tandis que la fortune a jeté dans les bras l'un de l'autre Omar et Lia, Madame Achmet s'affaire. Elle a composé des pâtes d'amandes très savantes, arrosées de miel, et dont la recette lui fut donnée jadis par une épouse circassienne de son mari, morte très jeune. Achmet en raffole. Ces friandises lui rappellent les heures les plus émues de sa jeunesse quand il s'efforçait d'appivoiser la belle étrangère. Les souvenirs le rendent sûrement indulgent à l'amour.

Vers le soir, toute fière, Madame Achmet dresse, en pyramide, les belles pâtes poissées de miel. Elle avance précautionneusement par l'esplanade dallée qui mène vers la demeure d'Achmet. « Mon beau Seigneur, lui dira-t-elle en s'agenouillant, je vous ai pétri ces pâtes d'amandes. Le cœur en est friable et sec sous l'enveloppe onctueuse. Goûtez-les, mais souffrez, tandis que vous les dégustez, que votre épouse vous parle. ». N'est-elle pas une Esther qui s'avance vers Assuérus ? Madame Achmet ne doute pas d'égaliser les plus grandes héroïnes de l'histoire. Ah ! Si elle connaissait Jehanne d'Arc, elle s'y comparerait volontiers. C'est bien dommage que la renommée n'en soit pas venue jusqu'ici. Mais sûrement Madame Achmet s'égale à Judith qui s'immole pour son peuple.

La pile de gâteaux d'amandes la précédant, Madame Achmet s'avance vers la terrasse. Elle commence une révérence, qu'elle n'achève pas car Achmet ne l'a pas regardée.

« Il est pourtant l'heure du dessert, se dit-elle, il accueillera bien ces gâteaux ». Hélas ! Elle a oublié qu'ici le temps est inversé ? « Que venez-vous faire à l'aube. N'entendez-vous pas sonner cinq heures. Que vous prend-il de me déranger à pareil moment ». Et furieux, Achmet d'un coup de pied envoie voler par-dessus la terrasse la belle pile des gâteaux d'amandes, tandis que Madame Achmet, n'en demandant pas plus, s'enfuit.

- VII -

« Madame Achmet, vous ne pouvez pas rester là, dit Madame Saül. Vous n'imaginez pas tout ce qui peut arriver. Cette enfant a l'esprit échauffé par sa petite aventure. Oh ! Je n'exagère rien, bien entendu. Mais enfin, ma chère Madame Achmet. On ne sait jamais ce qui peut arriver ».

Madame Achmet est quand même revenue trouver Madame Saül. Elle habite si près. C'est si commode d'avoir quelqu'un pour ainsi dire sous la main à qui confier ses tracas. De bien petites gens, ces Saül, mais après tout on ne peut pas leur en tenir rigueur, et Madame Saül a d'excellentes recettes.

Quant à cette dernière, elle déguste la confidence de Madame Achmet. Cette histoire de haie renversée entre la maison du Caïd et celle d'Achmet, voici de quoi alimenter la conversation ce soir au lavoir. Quelles dévergondées ces jeunes filles d'aujourd'hui ! Cette petite Lia Achmet, qui fait la fière, elle donne des rendez-vous aux garçons. Mais oui, ma chère, c'est comme ça.

« Madame Achmet, je vous le dit, il faut en finir. Sinon cette histoire tournera mal. Voulez-vous que j'aie trouvé Madame Omar mère. Je pourrais arranger les choses. Vous savez combien le Caïd honore Monsieur Saül. Ne l'a-t-il pas décoré du grand cordon ombilical. Il

est vrai que tout le monde n'est pas comme Monsieur Saül membre honoraire de la fanfare des janissaires ».

La joie de s'entremettre le dispute en Madame Saül à la joie d'avoir flairé un scandale. Sans compter que les Achmet sont généreux. Ils lui donneront au moins trois colliers d'ambre.

Mais Madame Achmet se soucie peu de voir quelqu'un d'aussi basse condition que Madame Saül s'entremette auprès de Madame Omar mère. Ces gens n'ont vraiment pas le sens des distances. Des pâtisseries ! Pour qui les Omar nous prendront-ils !

« Non, Madame Saül, j'irai moi-même trouver Madame Omar mère. Vous savez que nous sommes en relation. Entre gens du même monde – elle appuie sur ce mot – on parvient toujours à s'entendre. Vous êtes vraiment bien bonne ».

Ah ! Se dit Madame Saül, vous faites la mijaurée. Eh bien, je l'arrangerai votre fille, ce soir, au lavoir. Vous pouvez vous y attendre. Elle veut économiser ses trois colliers d'ambre. Elle verra cela. Ces colliers, il semble à Madame Saül qu'on vient de les lui voler.

« Libre à vous, Madame Achmet ».

Pour la première fois peut-être, depuis qu'elles se connaissent, la conversation tombe entre ces deux dames, et Madame Achmet se rappelle opportunément qu'elle a laissé dans son four un gâteau de figues.

- VIII -

Les paroles de Madame Saül ont porté leur fruit. Madame Achmet est décidée à parler à son mari, et à ne plus se laisser rebuter. Et puisqu'il a si peu respecté ses pâtes d'amandes, elle viendra sans rien. Ce sera bien fait pour lui après tout.

« Mon cher Seigneur, souffrez que j'interrompe vos méditations. Votre sagesse tolérera le babillage de votre servante. J'attends de vous un conseil que seul vous pouvez donner, une décision que seul vous pouvez prendre ».

On a beau être interrompu dans une rêverie métaphysique sur la nature du temps, des paroles si flatteuses vous induisent à écouter.

« Asseyez-vous, chère épouse, et me parlez sans crainte. D'où vient ce trouble nouveau. Vous me paraissez désirable comme au matin de vos noces ».

Décidément l'affaire commence bien. La poitrine de Madame Achmet en tressaille dans son corsage à en déborder un peu du décolleté...

« Sont-ce des messages d'amour, Madame ».

Que ce compliment entame bien la conversation, pense Madame Achmet...

« Hélas, cher Seigneur, je n'oserais troubler vos méditations pour un motif aussi frivole... »

« Point si frivole, ma chère âme, nous rajeunissons beaucoup depuis qu'ensemble nous remontons le cours du temps. Un sang plus vif coule dans mes veines. Je ne puis plus vous voir sans qu'un frisson dans tout mon corps présage du retour de nos amours les plus passionnées. Mais que voulez-vous, chère dame ? »

L'allusion à la remontée du temps et à toutes ces histoires de pendules agace bien un peu Madame Achmet, mais la situation est trop favorable pour qu'elle s'abandonne à son humeur.

« Cher Seigneur, c'est pour notre fille Lia que je viens vous trouver ».

Achmet compte sur ses doigts et ne trouve pas lequel de ses quatre-vingt-douze enfants s'appelle Lia. Pour les garçons – ils sont vingt-six – il parvient bien à s'y reconnaître. Un garçon vaut qu'on s'applique à retenir son nom. Mais une fille...

« Pour l'éducation de vos filles, je vous laisse toute liberté, chère dame. Ce que vous déciderez sera bien ».

« Cher Seigneur, il ne s'agit pas de l'éducation de Lia. Il faut la marier. Elle a déjà quinze ans et vous jugerez qu'il est grand temps d'y penser. Je repoussais ce devoir qui m'est cruel.

Hélas ! Je sens bien que je ne puis plus différer. Je devrai me séparer de ma petite enfant (ici le simulacre habile d'un sanglot). Toutefois, j'ai songé que notre voisin le Caïd a, de sa deuxième épouse, un fils qui conviendrait à votre fille Lia ».

Pourquoi la marier, ma chère âme. Ôtez-vous donc ce souci. Ne va-t-elle pas rajeunir et devenir peu à peu une petite enfant ».

Ah ! Ces pendules ! Ces pendules ! Madame Achmet est bien près de perdre patience. Mais il y va du bonheur de Lia. Et puis Madame Saül pourrait bien jaser. Il ne faudrait pas d'une parole imprudente blesser Achmet et qu'il s'oppose au mariage. Madame Achmet sera patiente.

« Sans doute, Cher Seigneur, - répond-elle doucement à son mari, si doucement qu'elle s'en étonne – sans doute. Mais Lia, comme nous tous, ne rajeunit que d'un jour à la fois. Elle est d'un tempérament assez bouillant. Ah ! La voilà bien votre fille ! (Achmet sourit à ce compliment). Je craindrais qu'elle ne rajeunisse pas assez vite pour que s'apaise le feu que je sens en elle. Or le jeune Omar présenterait toutes les garanties. Je sais qu'il est sage et beau. Ce n'est pas un garçon à courir avec les servantes, celui-là ! Et puis il est jeune, de bonne maison, Lia sera sa première épouse. Tout ceci est à considérer ! »

« Il est jeune ? Quel âge a-t-il ? »

« Il a dix-huit ans, Cher Seigneur ».

« Dix-huit ans ! Et vous vous direz que je lui donne ma fille. Cette péroré voudrait que je donne ma fille à un gamin. Apprenez, Madame, que mes filles n'épouseront que des vieillards. Ils se soumettront au régime des pendules inversées et redeviendront jeunes et beaux. Tandis que pour les rejoindre plus vite, leurs épouses vivront dans la durée normale. J'y ai mûrement pensé. Je veux des gendres, qui, grâce à ma découverte, allient à la sagesse des vieillards la pétulance des jeunes hommes. Ne me parlez plus du blanc-bec ».

Et pour ponctuer sa décision Achmet lance dans les jambes de Madame Achmet un coup de martinet si bien appliqué que celle-ci, toute pleurante, s'enfuit au pavillon des femmes.

- IX -

Lia est bien triste. Elle descend lentement vers la haie de bambous. En vain déferle tout alentour la profusion végétale, en vain chantent les oiseaux dans l'acacia mousseux des fleurs. La beauté des choses qui naguère l'enchantait au point de suspendre les battements de son cœur, elle ne la voit plus. Elle va tristement, les yeux baissés, se remémorant le récit de sa mère. « Je devrai abandonner mon Omar, se dit-elle. Mère me l'a fait promettre ». Ces mots en elle ne trouvent pas vraiment audience. Elle n'y croit pas. Elle sait qu'elle n'abandonnera pas son Omar. Malgré sa tristesse, une voix monte de sa jeunesse et lui souffle l'espoir.

Omar l'écoute, un peu grave. Lui non plus ne comprend pas bien ces mots trop loin de son âme.

Ils restent longtemps silencieux ; l'un à côté de l'autre, sans même s'embrasser. Leurs regards errent sur le ruisseau qui danse et rejailli sur son lit de gravier. Soudain passent deux libellules d'un bleu dur, le vol jumelé par la saison des amours.

Omar a compris. Il entraîne Lia vers un vieux pavillon de faïence, au bout du jardin, où jadis un Caïd, son grand-père, entretenait son épouse préférée.

.....
Lia s'en revient un peu triste le long des allées de son père. Il lui semble que toute la terre dans la plénitude amoureuse de juin pèse sur elle. Elle porte le poids des arbres trop chargés de ramures et de fleurs, de l'air trop saturé de parfums. Mais bientôt de son corps légèrement blessé monte une joie nouvelle, irrésistible, enivrante. Être donnée, sa chair confondue à celle du bien-aimé jusqu'à l'extase. Se dissoudre, et disparaître entre ses bras.

Au détour d'un sentier un faisan tout en or couve une faisane grise.

- X -

« Oui, ma chère, voilà ce qu'il m'a répondu. Quand je lui ai dit que la taille de sa fille s'arrondissait de jour en jour, que sûrement elle était enceinte, qu'il fallait les marier au plus vite, il m'a répondu : qu'à cela ne tienne. Elle observera très rigoureusement la règle de vie que j'ai adoptée pour nous tous, elle s'imposera strictement de vivre toute sa vie à l'envers, d'accomplir toutes ses actions en commençant par la fin, et bientôt le germe qu'elle porte disparaîtra ».

Madame Achmet est affalée sur un tonneau de miel, dans l'arrière-boutique de Madame Saül. Elle épanche son cœur, vraiment elle en a trop gros depuis qu'Achmet veut remonter le cours du temps, comme il dit.

« Et vous savez qu'il a ajouté : donner ma fille à ce blanc-bec qui m'a déshonoré, quand je puis si facilement l'éviter. Vous ne pensez donc à rien. J'ai voulu insister. J'ai argué du scandale. Je lui ai rappelé les lois nouvelles, si sévères. Je lui ai représenté sa fille lapidée par la foule. Rien n'y fait. Il m'a dit que j'étais une sottise, que rien n'arriverait du moment que Lia suivrait ses prescriptions. J'ai bien insisté, vous savez, c'est affreux ! C'est affreux !

Cette fois-là Madame Achmet sanglote pour de bon. Ses gesticulations sont si violentes qu'elle en renverse le pot de miel et qu'elle doit s'enfuir chez elle ses jupes poissées toutes collées à ses jambes.

« Surtout vous ne direz rien, Madame Saül. Vous me le promettez. Ce serait trop grave. Surtout vous ne direz rien ».

- XI -

Madame Saül a promis, et puis, en effet, ce serait trop grave. Notre Sultan, qu'Allah le protège et lui fasse connaître les petits-enfants de ses petits-enfants, notre Sultan ne badine pas sur la morale. Les Achmet ont beau être un peu avarés et orgueilleux, on ne peut leur attirer de pareils ennuis.

Ainsi pense Madame Saül en recueillant tant bien que mal le miel renversé par Madame Achmet, lorsque pénètre dans la boutique son amie, Madame Sadok, la femme du banquier.

« Que faites-vous donc, Madame Saül ! Oh ! Ce beau miel, quel dommage, que vous est-il donc arrivé ? ».

« Ah ! Si vous saviez, Madame Saül, si vous saviez ! Ah ! Je ne puis rien vous dire ! Mais que les malheurs arrivent vite, Madame Sadok, et que nous sommes peu de chose, Madame Sadok. Ah ! Ce miel, ce miel ! Si vous saviez... Mais j'ai promis de me taire. Non, ne me questionnez pas. J'ai promis. Quand même vous me jureriez le secret sur la barbe du prophète, je ne vous dirais rien. Ce n'est pas de Monsieur Saül ni de moi qu'il s'agit, ni de mes enfants. Heureusement ! Ah ! Il ne nous arrive pas des choses comme cela à nous. On est pauvre, mais on a sa fierté. Non, mais il se passe de ces choses chez les Achmet. Ne me les demandez pas surtout, je ne puis pas vous les dire. Mais si vous saviez, Madame Sadok, si vous saviez ».

Madame Sadok brûle en effet de savoir. Madame Ismar et Madame Abdullah viennent aujourd'hui prendre le thé (c'est même pour cela qu'elle est venue acheter des gâteaux chez Madame Saül). Comme une révélation si passionnante – Madame Sadok ne doute pas qu'elle doit passionnante – animerait la conversation !

« Je vous promet que je ne répéterai rien, Madame Saül. Vous pouvez vous fier à moi. Je suis un tombeau. Je sens que vous en avez sur le cœur. Vous ne trouverez pas une amie plus sûre que moi. Secret confié, secret gardé, c'est ma devise ».

- 17 -

Madame Saül n'y peut plus tenir. Surtout Madame Sadok ne le répètera pas, c'est promis. Et puis tant pis, ces Achmet ne sont pas si intéressants avec leur gloriole et leurs pendules... De fil en aiguille, Madame Saül a tout dit. Ah ! Comme Madame Sadok est pressée de partir. Elle en oublie ses gâteaux après les avoir payés. En général elle oublie plutôt de payer les gâteaux qu'elle prend. Déjà elle fuit, éperdue, annoncer la nouvelle à toutes ses amies.

- XII -

L'histoire a couru tous les harems. Elle est même venue aux oreilles des hommes. Le scandale est si grand que les imams s'assemblent secrètement pour en délibérer. Pendant que la ville attend anxieuse le résultat d'une conférence tenue si soigneusement ignorée, les derviches en expiation du crime de Lia tournent comme des toupies mécaniques.

Ces messieurs les imams en ont gravement délibéré : Lia sera lapidée. Ainsi le veut notre bien-aimé Sultan (Allah le préserve lui et lui fasse connaître les petits-enfants de ses petits-enfants !). En vain Beryl, le cordonnier, a-t-il plaidé la cause de Lia. N'a-t-il pas fait valoir sa jeunesse, l'honorabilité de ses parents, les services rendus à la cité par Achmet, une gloire nationale, les imams n'ont rien voulu entendre. A chacun de ses arguments, ils ont répondu : « C'est la volonté du Sultan. Nous avons un chef, suivons-le ». Qu'avez-vous à opposer, Monsieur Beryl, à tant de sagesse politique ? Cette maxime n'exprime-t-elle pas l'ultime doctrine des peuples les plus civilisés ? Viendra le temps où les cicerones faisant visiter les anciens palais des Parlements diront « suivez le guide ! », et cette phrase remplacera avantageusement l'éloquence si longtemps déversée dans ces lieux. Quoi, vous parlez de Monsieur et de ses moutons ! Vous êtes un sot, Monsieur Beryl, aussi sot que Monsieur Rabelais qui inventa pareil apologue.

Le sort de Lia est fixé. Elle sera lapidée. Processionnellement les imams se rendent chez Achmet pour la chercher. Une belle procession, ma foi, toute la ville est sur le pas des portes, ébahie d'un tel spectacle. Et marche en tête le massier des imams, portant, entre des séries de petites clochettes, la barbe même du prophète. Un irrespectueux a dernièrement prétendu que c'était une vulgaire queue de vache. On a coupé ce blasphémateur par petits morceaux en commençant par les orteils. Vous pensez si maintenant la barbe est authentique !

C'en est fait ! On amène Lia. Les imams l'ont dit à son père et à Madame Achmet : « Suivons le guide ». Le mot s'est répété dans la foule. Nous avons un chef suivons-le, mais suivons-le à perdre haleine. Et puis, voilà qui nous distraira de l'ennui quotidien, voir lapider la fille d'un notable. Quoi, vous voudriez que nous ayons pitié d'une traînée, d'une roulure. Notre Sultan est un souverain vertueux, Monsieur, il n'admet pas les péchés des autres. Ah ! C'est un grand Sultan, suivons-le, suivons-le. Tant pis pour Achmet et ce petit cochon d'Omar.

On parle beaucoup en traînant au supplice la malheureuse Lia presque évanouie. On s'échauffe. On ne sait pas très bien ce qui lui vaut pareil sort, mais « suivons le guide, suivons le guide ».

Les imams sont un peu effrayés de cette effervescence. Sans doute est-ce pour la bonne cause, mais on ne sait jamais bien ce que peut entreprendre une foule si agitée. Notre Sultan, Allah le protège et lui fasse connaître les petits-enfants de ses petits-enfants, n'aime pas beaucoup les manifestations. La foule est versatile. Enflammée pour la justice et la vérité c'est-à-dire bien entendu dans le sens des intérêts de sa gracieuse majesté, - elle peut se laisser distraire par des besoins de lucre, de paillardise, de babaïsme (ça, c'est le pire - on ne sait pas ce que cela veut dire, mais c'est un crime qui dépasse tous les autres ! Le babaïsme, c'est tout ce que ne veut pas sa gracieuse majesté le Sultan - qu'Allah le protège et lui fasse connaître les petits-enfants de ses petits-enfants!).

Les imams ont raison de le craindre. Omar, voyant sa bien-aimée menacée, n'a pas hésité à fomenter une révolte. Déjà une colonne de ses partisans débouche sur la place de la mosquée en hurlant « à mort les imams ». Omar monte sur une borne : « Ne voyez-vous pas que vos tyrans emmènent lapider cette jeune fille pour détourner votre attention de leurs crimes. Ah ! Pendant que vous la tuerez, vous ne penserez pas aux impôts qu'ils exigent. Regardez les donc ces maîtres de la vertu, des sacs à vin, des sacs à puce et des culs de sac ». On reconnaît dans ces phrases l'éloquence des tribuns qui de tous temps ont remué les foules. Ces périodes pleines et légèrement emphatiques, la profondeur des arguments, l'ironie mordante qui cingle comme un fouet, ah ! Le Maître rhéteur ! retournent l'opinion (l'opinion, c'est comme les vêtements, l'envers vaut l'endroit) , et lorsqu'Omar réclame le supplice des imams, c'est du délire : « Qu'on les empale, crie-t-on. Qu'on éventre leurs femmes, qu'on coupe en deux leurs enfants ». Il ne reste plus qu'à exploiter le triomphe de la démocratie. Omar, accompagné de la jeunesse dorée du pays, empale très proprement les imams. Voilà un travail bien fait ! Pas une bavure. Quant à l'étripement des femmes et au découpage des enfants, il laisse ce soin à des subalternes.

- Épilogue -

Le soir même on célébra les noces d'Omar et de Lia. Achmet avait enfin compris le danger couru. Ce fut une belle cérémonie, et, tandis que les imams fichés sur leur pas laissaient peu à peu pendre leurs membres, comme des polichinelles aux élastiques détendus, on s'enfila des piles de craquelins luisant de graisse, des montagnes de pâtes d'amandes parfumées à l'abricot, des régiments de gigots à la confiture d'orange. Ah ! Ce fut une belle cérémonie.

Vous voulez savoir ce que devinrent les héros de cette histoire. Omar et Lia vécurent heureux. Omar, pour témoigner de son amour, ne prit que vingt autres femmes, et encore attendit-il deux mois avant d'en avoir une seconde. Madame Achmet continua de préparer de succulents gâteaux. Elle bouda quelque temps Madame Saül, puis retourna lui confier ses secrets. Des gens de peu, ces Saül, et qui ne payent pas leur terme, mais la boutique est si proche. Achmet, lassé de remonter le cours du temps – il avait eu trop d'ennui – rétablit toutes les pendules pour une marche normale. C'est un calme vieillard. Il reste de longues heures sur sa terrasse, mais il ne médite plus la fuite des jours. Il a compris que la vie a un sens, et qu'il est beau d'y consentir. L'aube suppose un crépuscule. Se défaire est pour le vieillard qui l'a compris une aussi haute volupté que pour le jeune homme s'affirmer. Et si le vieillard diminue, n'est-ce point pour qu'en lui une vie plus sublime croisse ?

Vous voudrez savoir aussi de la démocratie instaurée par Omar. Le menu peuple se plaît à répéter que rien n'est changé et les impôts toujours aussi lourds. De la dictature à la démocratie il n'est parfois que peu de différence. On dit cela dans le pays d'Omar, et pourtant je n'en suis pas sûr. La démocratie possède à mes yeux un grand avantage : on peut dire merde au Gouvernement.

Égremont, 25 septembre 1942

Les Rois Mages

1942

Aujourd'hui, mon fils, je suis un peu las pour te parler vraiment de l'aventure de la Grâce. Tu m'as entraîné dans une course qui ne convient plus à mon âge. Qu'elles étaient belles pourtant les montagnes de neige glacée où crissaient nos skis. L'air était pur, il réglait un absolu silence. Quand la nuit vint, te rappelles-tu, nous montions une côte. Nous n'avions devant nous que le champ des étoiles. Nous allions déboucher parmi elles. D'un élan de nos skis au haut de la côte, n'allons-nous pas nous projeter dans l'infini sidéral ?

Mais au haut de la côte, sur le champ des étoiles, trois montagnes s'élevaient. Avec leur long manteau de lune, elles semblaient trois mages à genoux qui guettaient l'étoile nouvelle. Et je me suis rappelé cette histoire des rois mages que dans ton enfance je te racontais.

Ils étaient trois mages dans les pays d'Orient. Melchior et Balthazar avaient de longues barbes blanches. Leur vie s'était consumée devant les étoiles à les contempler. Chaque soir ils montaient sur des terrasses si hautes, qu'on ne voyait plus autour de soi que le ciel fourmillant de mondes. En vain s'élevaient à eux les effluves de la campagne, en vain glissait sur le silence le piétinement lointain d'un troupeau, ils ne les distrayaient pas de leur ardente recherche. Melchior et Balthazar savaient les phases de la lune. Pour eux elle n'était pas simplement le visage mystérieux qui dans chaque ruisseau s'éparpille en écailles d'or, elle était la lampe sereine de leur connaissance. Ils savaient aussi le déplacement des étoiles sur l'axe invisible du ciel, et les nuits d'août quand pleuvent au travers du ciel les météores, tels les grains au travers du van, ils savaient que la terre traversait des mondes éteints à jamais dispersés dans l'espace.

Gaspard était leur disciple. Il avait seize ans. Ses yeux depuis son enfance avait tant miré les étoiles qu'ils semblaient en garder l'éclat. Maintenant que la vue de Melchior et de Balthazar faiblissait, Gaspard leur signalait la montée des astres. Les deux vieillards le chérissaient et ils lui enseignaient la science des mondes et que tout se tient dans l'univers : chacune de nos pensées suscite une étoile.

Un soir – qu'il était doux ce soir d'hiver sur la terrasse ! Aucune bise. L'air longtemps reposé sur les neiges était si absolument inodore qu'il semblait que ce lui fût une nouvelle saveur ? Pas de lune, et toutes les étoiles s'étaient rassemblées autour de la terrasse comme en procession. « Quel est cet astre brillant qui venu du nord traverse la Grande Ourse », demanda Gaspard. « Aucune étoile ne monte à travers la Grande Ourse un soir de décembre » répondirent ses maîtres. « Voyez-la, elle devient si vive que vous la percevrez sans peine. » Une étoile bleue montait au ciel, si brillante que tous les astres en étaient comme des clous ternis. Sur son passage, d'eux-mêmes ils s'éteignaient. Ils paraissaient s'incliner, frémissant : un agenouillement des mondes.

« Il est né » dit Melchior, qui était le plus vieux. « Il est né » dit Balthazar. « Vois-tu, Gaspard, voici des millénaires que la terre attend un sauveur. Une vierge doit enfanter là-bas, dans le Royaume de Judée, par delà les montagnes et les déserts. Cet enfant sera Saint et l'Élu du Très Haut. Il n'éteindra pas la lampe qui fume encore, il ne brisera pas le jonc qui ploie. C'est l'Emmanuel, l'espoir des Nations. Ah ! que nous ne mourions pas, que nous ne l'ayons vu. Partons, partons immédiatement. Garde tes yeux fixés sur l'Étoile, tu es le plus pur, tu nous guideras. »

Et très vite les Mages firent seller des chameaux et des éléphants. Ils étaient vieux, ils eussent pu hésiter à parcourir des pays étranges. Quels périls ils allaient affronter ! Ils traverseraient des territoires ennemis, le froid.

Très vite les mages préparèrent leurs colis. Sur le dos de leurs chameaux ils firent charger les dons qu'ils apporteraient à Jésus. Melchior, un coffret d'encens précieux, extrait des pins les plus élevés des montagnes, en signe de divinité, Balthazar, en signe de royauté, de l'or sans alliage, mais Gaspard ne possédait rien. Et il cherchait dans toute la maison ce qu'il pourrait bien donner au petit Jésus. Il ne possédait qu'un vase de myrrhe, elle est signe de la douleur, un cadeau que l'on n'offre pas – mais comme il ne possédait rien d'autre, et qu'il voulait aussi donner un présent, sous la charge d'un des chameaux, il cacha le vase.

Longue fut la route pour les rois mages. Ils ne reverraient peut-être jamais les hautes terrasses de Chaldée, jamais ils ne reprendraient leurs contemplations silencieuses. Mais ils avaient la foi. Leur âme était toute de ferveur. Mon fils, on ne fait rien si l'on n'est prêt comme les mages à partir sur un signe, sans même se retourner vers le bonheur qu'on délaisse. Tout ce que tu entreprends, entreprends le dans la foi. Crois à ta vie, crois à ton âme, crois à l'efficacité de ton action. Alors tu oseras. Tu seras fort. Tu seras grand. O mon fils, sois une âme qui croit.

Le halo d'enfance qui donnait à ses traits un contour imprécis ne flottait plus sur le visage de Gaspard. L'ombre duveteuse de ses joues s'était précisée en un contour net et viril. Un beau jeune homme désormais, fier et pur, un peu ton visage mon fils. Les mages avaient passé des défilés de rocs si abrupts que jamais n'y pénétrait le soleil. L'air cloisonné dans des gorges avait la même senteur que les eaux mortes. Mais un jour les montagnes s'aplanirent, de souples mamelons se succédaient vers l'horizon et tout à coup par delà les houles reposées des collines surgit la mer.

Les voyageurs s'arrêtèrent. Immensément bleue, étale, son azur accru par l'acide verdure des rives, la mer s'étendait devant eux. Des îles dormaient allongées aux confins des plages. Les Mages n'avaient jamais vu la mer. Ils crurent en un second ciel. Tant d'azur et le soleil répercuté par l'éclat sonore des vagues les grisèrent. Il l'avaient devant eux, le pays de l'Emmanuel. L'Étoile les avait bien guidés. Parfois ils avaient douté, par ces interminables chevauchées nocturnes, et pourtant, même lorsqu'il neigeait, même au passage fouetté des vents, par une échancre de nuages, elle brillait leur étoile, et très vite ils s'étaient raffermis, car ils croyaient.

Au milieu du pays, dressée sur un mont, s'élevait une ville tout entourée de remparts. Elle était si ramassée dans ses murs que les parties s'en tenaient ensemble. Dans le jour naissant entre les toits en terrasse des fumées montaient. On eût dit au dessus de la ville comme un panache de plumes.

Par des sentiers ombrés et odorants de figuiers les mages gagnèrent la ville. « Comment se nomme cette ville » demandèrent-ils aux passants : « Jérusalem » leur répondit-on. Mais les passants s'étonnaient qu'ils ne connaissent pas la ville, et qu'ils voyagent ainsi sans rien savoir des pays qu'ils abordaient. Alors les mages racontèrent qu'une étoile les avait guidés, et qu'ils cherchaient l'Élu des nations qui venait de naître. Les gens pensèrent que ces vieillards et ce petit jeune homme étaient un peu fous, mais comme les mages voyageaient en grand équipage, on s'abstint de toute remarque. Pourtant on jugea prudent, puisqu'ils parlaient d'un roi et que tout ceci touchait à la politique, de les envoyer à Hérode.

Le Tétrarque de Galilée fut bien heureux quand il apprit la venue des rois mages. Avec leurs chameaux lourdement chargés, leurs éléphants parés de bijoux comme des courtisanes, la meute de leurs serviteurs blancs et noirs où l'on devinait à leur voix perçante les eunuques, ils offraient au monarque fatigué de sa puissance et dont aucune fantaisie ne pouvait plus distraire l'ennui, un spectacle inaccoutumé. C'est avec de grandes marques de distinction que furent reçus les mages. Hérode était heureux d'étaler ses trésors à des étrangers. Ils en

acquerraient un prix qu'il ne leur connaissait plus. Ce furent des banquets au son des flûtes. Des jongleurs y montraient leur art. Ce furent des danses où des captives peu vêtues versaient une ivresse plus capiteuse que le vin. Le dernier soir, Hérode voulut que dansât Hérodiade. Sans doute, depuis qu'elle n'était plus la femme de Philippe et qu'il en avait fait son épouse légitime, ne l'intéressait-elle plus beaucoup. Mais il la savait belle. Il voulait en éblouir ces étrangers. Hérodiade dansa comme plus tard devait danser Salomé, elle dansa la même danse. Les mages en étaient émus, mais ils n'étaient quand même pas trop contents, à cause du petit Gaspard. Celui-ci pourtant ne voyait que la merveilleuse arabesque décrite par ce corps impudique dont il ne sentait pas l'impudeur. Tout restait pur à ses yeux. La danse d'Hérodiade était pour lui comme le mouvement des étoiles : un rythme. Il en saisissait l'harmonie sans en percevoir l'intention capiteuse, et les parfums de cette chair n'évoquaient aucune image en lui.

Comme les mages avaient bu un peu trop de vin de Palestine, et que la danse d'Hérodiade avait troublé leur esprit, Hérode pensa le moment venu de les interroger sur l'objet de leur voyage. On lui avait vaguement parlé d'un nouveau roi. Son esprit en concevait de l'inquiétude. Avait-il tant intrigué, tant assassiné pour se voir dépossédé de sa couronne. Les mages lui dirent qu'ils cherchaient le messie qui devait exercer l'universelle royauté. C'est à Bethléem de Judée qu'il devait naître, du moins les prêtres juifs le leur avaient affirmé. Jusqu'ici, ils avaient été guidés par une étoile... Mais Hérode ne les écoutait pas beaucoup, avec une patience presque méthodique il déchirait les franges de sa robe. « S'il en est ainsi, dit-il, quand les mages eurent achevé leur discours, j'irai moi aussi à Bethléem l'adorer. Quand vous l'aurez trouvé ne manquez pas de m'en instruire. »

Au soir les mages reprirent leur route. L'étoile était de nouveau dans le ciel et plus brillante que Vénus les guidait. Elle étincelait dans le soir laiteux tendu de rose et de bleu pâle. Qu'il était paisible ce soir d'Orient, la terre exsudait la lumière de tout un jour. On eût dit une buée de lumière. Brève minute, mais le crépuscule n'était pas entièrement apaisé que l'étoile, à l'orée de Bethléem se posait devant une étable. Était-ce le palais de ce nouveau monarque ? Pourtant l'étoile ne bougeait plus. Et comme les mages croyaient on vit ces rois tout parés d'or, avec la multitude de leurs chameaux, et leurs esclaves et leurs eunuques, et leurs éléphants dont le pas faisait sonner la terre, s'agenouiller devant un enfant – un petit enfant de pauvre qui dormait dans une mangeoire.

Et les mages sortirent leurs présents. Dans un encensoir serti de diamants, Melchior brula l'encens. Une senteur acre et douce se répandit dans l'étable. On eut dit l'effluve des forêts lointaines quand sous les cèdres le soleil darde. Balthazar répandit l'or au pied du Seigneur, ce fut un ruissellement comme un cours d'eau sous la lune. Le petit Gaspard était allé chercher sous la selle de son chameau son pot de myrrhe. Il en répandit le contenu sur le pied de l'enfant, et avec amour il les baisa. On dit que l'enfant Jésus accueillit avec une gravité royale les dons de Melchior et de Balthazar, mais qu'à l'offrande de Gaspard il eût un tendre sourire.

Et les mages s'en retournèrent. Un songe les avertit qu'Hérode voulait tuer l'enfant. Ils évitèrent Jérusalem.

Ils revinrent dans leur pays. On fit liesse, car on désespérait de les revoir. Mais lorsqu'ils dirent n'avoir vu qu'un bébé vagissant dans une étable, on se gaussa d'eux. Peu leur importait. Ils croyaient, t'ai-je dit.

Melchior mourut, Balthazar le suivit de près. L'un et l'autre moururent dans la joie. Ils allaient retrouver l'enfant qu'ils avaient tant cherché, dirent-ils. Gaspard vécut longtemps, mais jusqu'à l'extrême vieillesse il ne voyait jamais un enfant sans pleurer.

La maison sans bonheur

Quand on pénètre dans la grande maison blanche, on est saisi de son parfum, le parfum des très vieilles choses qui meurent. Pourtant le rire des enfants n'a pas fini de résonner entre ses murs ; un chapeau de jardin pend à un bois de cerf, avec son ruban où s'inscrit en lettres d'or le nom d'un bateau ; une pelle traîne insolite près d'une banquette.

Mais la grande maison blanche s'est fermée sur ses souvenirs. Dans les chambres aux damas jaunes, des objets ridicules et charmants évoquent les aïeules, les coffrets à bijoux en ont gardé l'odeur. Au mur, sous des verres bombés, s'enlacent en initiales les cheveux de jeunes femmes mortes en couche... Les enfants n'aiment pas la grande maison blanche. Elle n'entre pas dans leurs jeux. Elle appartient trop à d'autres enfants qu'ils n'ont pas connus, des petites filles dont le pantalon dépassait la jupe, des petits garçons en chapeau de paille noire, comme Paul dans les gravures « Les vacances ». A peine la maison suscite-t-elle leurs rêves. Cette écaille de tortue, les coques gravées, leur a-t-on dit, par des bagnards... Mais la grande maison, avec ses lits à courtine, ses tables chargées de porcelaine, leur parle un langage inconnu.

Ils n'y rentrent que le soir. S'il pleut, ils préfèrent les écuries, désormais abandonnées, où des plaques de faïence portent le nom des anciens chevaux. Gennetine, ou bien la mystérieuse sellerie dont les harnais luisent sous la pénombre comme au fond des eaux de merveilleuses épaves.

C'en est fini de la grande maison blanche. Les fenêtres sans rideaux ont l'aspect morne des yeux d'aveugles. La vieille maison ne croulera pas doucement dans l'oubli des ans, avec un jardin qu'envahit chaque jour le mystère... Les bûcherons sont venus. Dans le parc déshonoré traîne le cordeau des lotisseurs.

Et les enfants s'en sont allés... On a vendu les coffrets des aïeules. Leur souvenir ne sommeille plus aux chambres closes. Sur les murs jonchés de clous les beaux damas se déchirent, et seule obsède son esprit, dans les corridors dépeuplés de rêve, cette folle au visage d'oiseau qui tout le jour hochait la tête...

La grande maison blanche est morte. Elle est morte de ne pas avoir abrité le bonheur. Elle est morte de ne pas avoir accueilli le rire des enfants.

Une banque l'a louée pour y abriter ses coffres en cas de guerre.

Barbe-bleue

« Comme je les ai aimées » disait Barbe-bleue de ses femmes ; aucune qui ne me fût très chère. J'en frémis à leur souvenir. Iseult La Blonde et Mahaut La Brune, et Grunehilde qui venait de Bretagne, et Isemballe de l'Orient et la Romaine de Trehigoutte. Mais la dernière était la plus belle. Les cheveux noirs et bleus et comme une nuit de lune, les joues pâles et comme ombrées d'azur elles aussi. Les paupières sans cesse battantes.

Que je l'aimais au jour où je dus la tuer, car j'ai dû la tuer moi-même. Ainsi le voulait mon devoir. Ah ! Qu'on me tue si je ne l'ai pas fait par devoir. Elle a tendu doucement son cou sous mon épée, et sur le point d'expirer elle m'embrassait encore la main, Oh ! Douce biche, et ses yeux pleins de larmes ne quittaient pas mon regard, ses doux yeux de biche qui meurt. Ainsi parlait Barbe-bleue à ses juges. Ils étaient tous en robe rouge et jaune. Et pas un qui ne le comprit. Chacun pensait à ce qu'il avait tué dans sa vie. Et chacun voyait dans son âme une longue salle où gisaient les jeunes femmes exsangues. Tout ce qu'à chaque heure ils avaient laissé de la vie.

Messire Barbe-bleue fut pendu, son corps brûlé et le vent dispersa ses cendres. Il faisait un de ces beaux printemps où chacun de nos pas foule des fleurs.

Ballade pour la mer triste

Conte marocain
sans date

Et l'enfant, me prenant la main, me dit : « Regarde comme cette mer est triste. »

Oui, elle était triste, l'inféconde. Elle était triste cette mer que ne labourait aucun vaisseau. Verte, malgré l'azur violent du ciel ; Mouvante d'un long frisson venu du large. Le jour était calme pourtant, si calme qu'aucune ride ne parcourait les champs printaniers, tout en fleurs. Et sur la campagne d'email légèrement vert, - le vert pâle de marguerites en une profusion sans fissure -, roulait le gémissement des eaux.

« Tu sais pourquoi la mer est triste ? », me dit l'Enfant, tournant vers moi ses yeux demi anxieux, demi apaisés de gazelle qu'on apprivoise.

Il s'assit parmi les marguerites, ramenant jusque sur ses pieds la djellabah qui donnait à sa petite silhouette quelque chose de religieux. Il regarda longuement encore le ciel si bleu ; les champs jaune vif ou vert pâle, avec parfois, pour les souligner, la tache blanche d'un marabout, et la mer terne et presque bourbeuse que la barre mêle continuellement de graviers et de débris d'algues.

« Autrefois cet océan, reprit-il, il était bleu. Aussi bleu que l'est encore, paraît-il, la Mer qui baigne l'autre côté de notre pays. Des villes blanches s'y reflétaient, la frangeant comme d'une guirlande de jasmin. En ce temps là régnait un Empereur à Safi. Tu ne sais pas comme dans ce temps, il était beau notre pays. Des palais plus vastes que ceux de Rabat faisaient miroiter leurs zéliges vertes jusque dans les plus lointaines campagnes. Sur cette plaine s'étendaient à l'infini des vergers. On y dressait des tentes, et le soir, quand s'exaspère tellement l'odeur des orangers qu'on en est ivre, on dansait des danses plus belles que celles des Chleuhs. Même les femmes dansaient parfois. Dans ce temps là des vaisseaux fleurissaient la mer, de grands vaisseaux à voile rouge pour qu'on n'y voie pas le sang. Ils apportaient à Safi les merveilles qu'ils avaient arrachées aux chrétiens. Et les palais n'étaient pas revêtus de faïence, mais de saphirs et de rubis, et comme vitres on leur avait taillé d'immenses aigues-marines.

« Mais c'est aussi un de ces vaisseaux qui nous apporta le malheur. »

Peu à peu la voix de l'Enfant s'était haussée jusqu'à la mélodie. Il se balançait en chantant les vers l'un après l'autre improvisé.

« Oui, c'est un de ces vaisseaux qui nous apporta le malheur...

« Parmi les vaisselles d'argent, les pièces de soie, les fourrures, il débarqua une captive chrétienne. Elle était belle, si belle, et si triste aussi, que le Sultan s'en éprit et l'emmena dans son Palais.

« Mais la captive était toujours triste, et elle ne parlait jamais. En vain le Sultan lui donna-t-il son plus bel appartement, tout en haut du Palais, si haut qu'on y était mêlé au vol des oiseaux. Un appartement où les odeurs des orangers et des lys, venues des jardins, se composaient subtilement. Dans chacune de ces salles des jets d'eau entretenaient une fraîcheur de grotte. Même au plus chaud de l'été aucune fleur ne s'y étioyait. L'empereur n'y traitait pas la captive en esclave, mais en sultane. Il lui avait donné des servantes parmi les filles les plus nobles du pays. Lui-même venait chaque soir, et tout le temps qu'il restait là, des orchestres jouaient dont la musique arrivait assourdie par des portières de pourpre. En vain : la captive ne parlait jamais. Tout le jour elle contemplait la mer, et la vue des mouettes qui tournaient en criant au dessus du Palais lui arrachait des larmes. À peine mangeait-elle quelques cuillerées de confiture de roses ou de fleurs d'orangers, refusant toute autre

nourriture. Elle pâissait, et ses yeux devenaient si grands et si pleins d'angoisse, qu'ils en dévoraient son visage. Mais jamais ses yeux ne regardaient l'Empereur. Ils se tournaient toujours plus obstinément vers la mer – vers la mer où un à un elle jetait parfois ses bijoux comme si elle avait voulu l'épouser. Si bien que sous ses fenêtres le Sultan avait posté des plongeurs qui allaient rechercher les gemmes au fond des eaux.

« Peu à peu l'Empereur lui aussi devint triste. « La captive lui a jeté un sort », commençait-on de murmurer dans le pays, et les Vizirs se demandaient s'il ne conviendrait pas d'empoisonner les confitures de roses. Mais ils avaient peur du Sultan et que le chagrin de perdre sa captive ne le portât à quelque extrémité.

« On ne s'abordait plus qu'à voix basse dans le Palais, et déjà plusieurs des Princes avaient noué des intrigues pour s'assurer la succession. Le Grand Vizir, qui se savait haï par certains d'entre eux en devenait aussi vert que son turban. La peur lui rendit quelque chose de la jeunesse, et même il eut une idée, ce qui arrive rarement aux Grands Vizirs.

« Pourquoi mon Bien Aimé Maître, (qu'Allah le comble d'années et lui fasse voir les arrière petits enfants de ses arrière petits enfants) pourquoi mon Bien Aimé Maître, dit-il au Sultan, ne ferait-il pas construire à sa captive un palais dans le style de son pays chrétien. Visiblement elle souffre de nostalgie. Ne regarde-t-elle pas la mer et ses vaisseaux tout le long du jour ? Les oiseaux du large ne la font-ils pas pleurer d'envie ? Construis un palais de pierres grises, comme on en a parait-il chez elle. Parmi tes captifs chrétiens tu as sûrement des architectes, des tailleurs de pierre, des maçons. »

« L'idée parut si bonne au Sultan qu'il fit au Grand Vizir cadeau d'un Prince de ses ennemis à torturer tout à sa guise. Le Sultan en profita pour confisquer les biens de ce prince et vendre ses femmes et ses enfants.

« Dès que le palais commença de sortir de terre, l'Empereur y mena sa captive. Elle était déjà si faible qu'on dut la porter en litière. À peine en arrivant regarda-t-elle la construction, mais seulement les hirondelles qui s'assemblaient pour le départ. Le Sultan déjà se désolait et se demandait si le Vizir ne s'était pas trompé et s'il ne ferait pas bien, en punition, de l'écorcher vif... »

- « On comprend que les vizirs n'aient pas souvent des idées », interrompis-je.

L'Enfant-qui-ne-sourit-jamais eut un geste d'impatience : « Pourquoi plaisantes-tu toujours ? » Et il se tut.

- « Continue, je te supplie. J'aimais ton histoire. »

- « Alors, tais-toi... Oui, pour commencer à peine la captive regarda-t-elle la construction jusqu'au moment où, entrant dans une des salles, elle vit un jeune sculpteur qui achevait une tête d'Ange. Le Sultan avait voulu que tout fût comme dans les maisons des Chrétiens, et même il y avait des statues, et des images de leurs marabouts à eux, et de lassa, et de Lalla Mariam. Ce jeune sculpteur taillait ces images divinement. De sa gouge et de son marteau il suscitait une telle vie dans ces figures qu'on les eut crues animées par un Djoun. N'en était-il pas un lui-même ? Devant son pouvoir d'évoquer ainsi la vie, certains l'affirmaient.

« Ces images rappelèrent-elles à la captive son pays et sa maison ? Elle se fit expliquer chaque statue. Elle les commenta, et même elle voulut tout de suite emporter dans son appartement un saint de bois que dans les heures lentes de son esclavage le jeune sculpteur avait façonné. Le soir même, tout animée de plaisir, la captive mangea une grive en plus des ses confitures, et aussi, je crois, une corne de gazelle.

« La construction du Palais devint comme son but dans la vie. Elle en avait des plans dans sa chambre. Elle se passionnait pour son ordonnance. Ainsi demanda-t-elle qu'on ajoutât des porches sculptés sur chacune des façades, avec des saints comme vous en avez dans vos églises. Elle avait repris les couleurs de la vie, et les mouettes criant au dessus des toits ne la

faisaient plus soupirer. Les hirondelles partirent, puis revinrent, mais leur migration ne la troublait plus.

« Chaque jour elle se rendait au nouveau palais déjà haut de deux étages. Parfois l'Empereur l'accompagnait, mais elle s'y rendait seule aussi. Elle s'asseyait sur un bloc de pierre. Insoucieuse de la poussière blanche qui lui ternissait les cheveux, elle regardait sous le ciseau voler les éclats de grès ou de marbre. Quand elle était là, le jeune sculpteur redoublait d'ardeur. La pierre sonnait sous les assauts de son maillet. Elle chantait clair et net comme une cymbale. Mais parfois aussi – et de plus en plus souvent – on n'entendait rien : à peine un frôlement et comme un soupir. Peut-être l'artiste polissait-il l'aile d'un ange ?

« Tel était le silence, un soir que l'Empereur survint à l'improviste. Ayant terminé ses audiences plus tôt qu'il ne pensait, il était venu rechercher la captive, comme il le faisait souvent, heureux de parcourir avec elle les grandes terrasses qui tout aux alentours du Palais bordaient la mer. Aucun bruit, sinon le roucoulement des colombes familières que la captive avait données au sculpteur pour lui tenir compagnie. Aucun mouvement dans le palais, sinon le balancement des palmes sous la brise. Aucun soupir, sinon ce frisson comme d'un jet d'eau dans la vasque, et ce frémissement... sans doute les orangers dans le cloître, et le craquement d'une grenade mure. Non, tout le palais reposait en silence, comme saisi d'enchantement, le palais où penchés à la margelle du puits deux captifs étroitement enlacés se murmuraient des mots d'amour.

« Je ne te dirai pas quels furent les cris du Sultan, ni ses imprécations. Le sculpteur fut enchaîné à une des colonnes même du cloître, et les bourreaux les plus savants se relayèrent pour tirer de son corps toute la douleur qu'il pouvait contenir. Et jusqu'à ce qu'il expirât, la captive fut maintenue devant lui, les yeux ouverts de force. Parfois elle s'évanouissait, mais très vite on la ranimait. Et des médecins la soutenaient d'aromates afin que la mort ne vint lui épargner un peu des souffrances de son bien-aimé.

« Quand, après plusieurs jours atroces, il fut mort, on attacha une énorme pierre aux pieds de la captive, et on la jeta dans la mer.

« C'est depuis lors que les flots sont devenus verts et si tristes, et que sur leurs bords ils se cuivrent comme les cheveux blonds de la chrétienne, et que les vaisseaux qui ne pouvaient plus aborder sans que les enlaçât une violente vague ont quitté la mer.

Les jambes de la Reine de Saba

Conte marocain 1954

« Je te dis qu'elle a du poil aux jambes. Je te dis qu'elle a de grosses touffes de poil sur les cuisses et sur les jambes, de poils longs, comme les singes. Si je te le dis, c'est que je le sais. D'ailleurs le chef de ses eunuques l'a affirmé au premier gardien de ton sérail, qui l'a répété à la Quatrième Épouse. Ta Reine de Saba, dont on fait tant d'histoire, elle a du poil – et quel poil – plein les jambes. »

Ainsi parlait à son maître la Sulamite, concubine préférée de Salomon.

Tous deux étaient assis dans le jardin secret de la favorite. Un peu fou, ce jardin, où les arums et les roses poussaient apparemment pêle-mêle sous les orangers. Les fleurs n'y étaient pas groupées pour la vue, mais pour l'odorat. Au lieu de l'harmonie des tons, on aurait recherché l'harmonie des parfums. Se promenant au haut des allées de marbre qui surplombaient les plates-bandes on parcourait toute une palette de senteurs. Mais ni Salomon, ni sa favorite ne jouissaient aujourd'hui des parfums si suavement composés. L'un et l'autre ne pensaient qu'à cette affaire de la Reine de Saba.

Après un instant de silence et quelques soupirs si harmonieux qu'elle en pardonna presque à la Reine, la sulamite reprit :

« Ce que je t'en dis, c'est pour toi. Tu ne penses tout de même pas que je vais être jalouse, quand tu as déjà trois cents concubines. Une de plus, une de moins... Tu ne sais même pas le nom de la plupart d'entre nous. Heureusement que j'ai ce grain de beauté sur la fesse. Grâce à ce « signe particulier », comme disent les passeports, tu peux toujours me reconnaître. Mais enfin, tu imagines cela, une femme qui a des grosses touffes de poil noir et lisse, de poil de singe, sur les jambes... »

Salomon s'en alla rêveur. Comme on dit à l'Académie Hébraïque : « il en pinçait » pour la Reine de Saba. « Elle est si belle, se disait-il, avec ses voiles transparents qui soulignent sa bouche et son nez bien plus qu'ils ne le cachent. Mais elle aurait du poil aux jambes... Est-ce vrai, après tout ? La Sulamite est parfois mauvaise langue, et elle est jalouse. À chaque épouse nouvelle, c'est toujours un drame. »

Et le pauvre Salomon était tout triste. Elle lui plaisait tant, sa Reine de Saba ! Il en écrivait des vers, comme un collégien :

« Ah ! Baise-moi des baisers de ta bouche !
Ton amour est meilleur que le vin.
Ton nom même est un parfum.
À la cavale de Pharaon
Je te compare, o mon Amie !
Gracieuses sont tes joues entre tes pendeloques,
Ton cou dans les colliers de perles. »

« Mais si elle a du poil sur les jambes ! Et tous les colliers que je lui ai donnés, ce serait de l'argent perdu... »

Salomon, au paroxysme de l'anxiété décida de consulter son Grand Vizir. Les Grands Vizirs ont toujours cent ans. Ils savent beaucoup de choses et en ont encore plus oubliées. Mais les Grands Vizirs sont quelquefois aussi de mauvaise humeur. Leur âge en est la cause. Cette Excellence-ci répondit simplement à Salomon : « Tu m'interroges ? N'as-tu pas écrit toi-même dans l'Écclésiastique : ne te fie pas aux conseils d'une femme contre sa rivale ? »

« C'est vrai, se dit Salomon, mais cela ne me dit pas si la Reine de Saba a du poil aux jambes... »

Et pourtant il était de plus en plus épris. Le soir il emmena sa bien-aimée reine pour une promenade sur le lac. Il espérait un peu qu'en sautant dans la barque elle découvrirait ses jambes, ou qu'il en apercevrait le reflet dans l'eau. Mais elle ramena si prestement ses jupes contre elle qu'il ne vit rien, et une grenouille sauta dans le lac juste à point pour brouiller le reflet.

La promenade fut exquise. Salomon adorait la conversation de la Reine de Saba, car elle ne faisait jamais que l'écouter. La nuit de lune était si pure qu'au lointain la ville semblait découpée dans une neige transparente, où les palmes, sous le vent tiède, donnaient un ballet d'ombre et de lumière. Après la promenade en barque, le Roi et la Reine s'étendirent dans le verger. Les orangers étaient en pleine fleur. La nuit embaumait, capiteuse, et les cyprès de flamme noire mêlant leur cime aux étoiles donnaient une ampleur métaphysique à la volupté du jardin. Tandis que bruissaient tout alentour les seguïas et que crissaient légèrement les moulins, Salomon récita de bout en bout le Livre de la Sagesse, trouvant décidément que la Reine avait beaucoup d'esprit.

Seulement, il ne savait toujours pas si elle avait du poil aux jambes.

Il n'en vivait plus. Il maigrissait et son ventre ne descendait désormais pas plus bas que ses genoux – et pourtant, comme il était grand roi, il pesait d'ordinaire dans les cent cinquante kilos. Ses ministres s'en effrayaient. On consulta les prophètes. Aucun ne donna de conseil valable. Chacun possédait son rituel propre, se démenait, se tailladait, bâtissait des maisonnettes de boue, avalait des cloportes et des scolopendres – un spectacle à faire concurrence à tous les cinémas de Jérusalem – mais de remède, on n'en trouvait pas.

Enfin, la Dernière Épouse du roi eut une idée (une petite à laquelle il n'avait jamais accordé d'attention, et qu'il avait achetée aux dernières soldes, pour faire plaisir à son fournisseur). Il lui avait fait construire un pavillon bon marché, quelque chose comme le Courant de l'époque, puis il l'avait oubliée.

« Le Roi, dit la Dernière Épouse, veut savoir si la Reine de Saba a du poil aux jambes ? Pourquoi n'édifie-t-il pas une salle dont le parquet serait un miroir. Ainsi verrait-il à son aise les augustes jambes. »

L'idée plut. Architectes et maçons furent convoqués. On bâtit tout spécialement un pavillon de faïence. Son toit de zéliges vertes reposait sur des colonnes si fines qu'il semblait flotter, comme un nuage. Dans la salle centrale, au plafond de stuc ajouré, le sol était de miroir, ainsi que la petite épouse l'avait proposé.

Vint le jour de l'inauguration. Des orchestres jouaient sous la colonnade. On distribuait des sorbets et des cornes de gazelles devant la porte, mais nul ne devait entrer dans la salle avant le Roi et la Reine.

Celle-ci arriva juste après le Roi. Elle avança sur les miroirs. Tous se penchèrent avec une curiosité qui n'était pas seulement impure...

... La Reine n'avait pas de poil aux jambes.

Et pourtant Salomon n'était pas heureux. Regrettait-il les touffes noires et luisantes ? Je ne sais, mais le mystère éclairci, la Reine perdit à ses yeux tout attrait. Le soir même il la laissa repartir pour son pays, sans même lui dire au revoir, pressé de rejoindre la Dernière Épouse dans le pavillon Courant. Et comme il était un homme plein de sagesse, au point de couper les enfants en tranche égales, il offrit à la jeune épouse en cadeau de noces, un des colliers de la Reine de Saba qu'il lui avait subrepticement repris avant son départ...

Quant à la Sulamite, elle ragea.

Comment Sidi Abderrahman devint un vrai saint

Forces Nouvelles 10/9/1955

Un conte du pays d'Alger

La mer était bleue devant Alger, d'un bleu de gorge de colombe, d'un bleu atténué, irisé, diapré de rose. Milles vaguelettes crêtées de lumières y murmuraient la joie du monde. Des rêves venait, capiteuse, l'odeur des orangers en fleurs.

Assis sur son tapis de prières, le saint homme Sidi Abderrahman récitait ses litanies. Porté par les flots, il voguait aussi confiant qu'en un bateau. Les poissons dressaient leur tête d'argent pour mieux voir si étrange embarcation et si singulier équipage. Le vent léger, soufflant au burnous du saint, le poussait au long de la rive. Tout baignait dans le calme et Sidi Abderrahman était content de Dieu ce matin, content de Dieu qui fit le monde si beau, la mer si bleue, et si blanche la ville en guirlande de fleurs sur la colline, et surtout Abderrahman si saint qu'un tapis de laine le pouvait porter sur l'eau.

*

**

Qu'est-ce là ? Un chant de flûte ? Iblis le lapidé, Iblis l'affreux démon pleurerait-il dans un roseau son exil ? Une telle musique doit troubler la prière : Sidi Abderrahman le sait bien. Il sait qu'en entendant la flûte il ne doit plus pouvoir prier. Pourtant il se sent emporté vers Dieu. Plus suave que le chant d'un ange, cette chanson. Les vertus de Dieu glissent sur la mer, emplissent les oreilles du saint, comblent de grâce sa prière. Mais non ! la flûte doit le troubler : Sidi Abderrahman le sait. Aussi déroulant un pan de son turban et s'en servant comme d'un foc pour mieux gouverner son tapis il s'oriente vers la rive.

Ce n'est pas Iblis, c'est un berger. Un jeune berger souffle, ignorant de ses brebis. Il souffle à en perdre haleine. Il souffle sans même voir le spectacle insolite du saint voguant assis sur un tapis (Sidi Abderrahman comptait pourtant sur son effet). Il en est pâle et la sueur perle à son front. Qu'importe ! Il souffle et la mer presse plus serrée ses vagues pour qu'elles l'entendent. Et les arbres ont tu leur frisson pour ne pas altérer la pureté de ce chant. Seul parfois, un rossignol donne l'accord.

Mais l'orthodoxie avant tout ! Les vénérés canons de l'intégrisme ont depuis longtemps interdit le chant de la flûte. Qu'ils se servent de leur tapis pour flotter ou pour voler les marabouts assemblés en concile ont défendu qu'on joue de cet instrument. Ce n'est pas le moment de relâcher sa vigilance. Un impertinent n'a-t-il pas été jusqu'à dire « voler ou flotter ce n'est pas si merveilleux puisque les oiseaux et les poissons en font autant » ?

Ah ! Il en entendit, le berger ! Souffler de la flûte, comme un démon ! Ignorer les conciles des saints volants et des saints flottants ! Attenter à l'orthodoxie ! Eh quoi ?... Il prétendait que s'il jouait de la flûte c'était pour prier ?... Mon ami, mon ami, vous êtes un affreux insolent ! On ne prie pas avec une flûte... Que dites-vous ?... Vous remerciez Dieu de vous avoir donné un fils ?... Cette musique est une action de grâce ?... C'est à Dieu que vous offrez une telle musique ?... Mais vous êtes perdu, mon enfant... Ah ! ne dites pas le contraire : vous courez vers la damnation... Mais non, mais non, votre péché est sans excuse... Taisez-vous et appréciez votre bonheur de rencontrer un saint tel que moi... Laissez cette flûte. Enterrez-la. C'est un instrument du diable, vous dis-je... Vous ne savez pas prier autrement ? Mon pauvre enfant, le monde est bien bas.

« Je vais vous enseigner comme on prie ». Et le saint de se prosterner, de réciter cette sourate et puis cette autre, de psalmodier et se balancer, de se courber et se redresser, de

s'incliner et se figer, de s'agiter et se fixer. Il récite. Il récite... Le pauvre berger en est coi. Il admire. Il répète. Il imite. Il copie. Il se dandine et il se fige. Il s'incline et il se relève. Il se courbe et il se redresse. Trois jours le saint lui enseigne les pieuses gymnastiques et les dévotes gesticulations. Ah ! Il est bien question de la flûte ! On s'initie. On prie en cadence et selon la rime. On observe les saints canons. Tous les oiseaux de la grève en pantèlent d'admiration. Seul un corbeau – très vieux, déplumé, enroué, rhumatisant – suit d'un air narquois ces mimiques.

Au bout de trois jours l'élève est dressé. Sidi Abderrahman reprend la mer. Un joli vent de poupe enfle son burnous et le tapis ondule aux vagues. « Que Dieu est grand et que je suis saint ! Comme ce berger va bien prier à présent. » Et dans son âme Abderrahman se gonfle autant que son burnous.

- « Attendez ! Attendez ! »

- « Qui vient ainsi sur la mer troubler ma méditation ? », pense le saint.

C'est le berger. Il court. Il vole de vague en vague.

- « Attendez ! Attendez baissez le burnous et mettez le tapis à la cape ! Monseigneur Abderrahman, que doit-on dire entre la seconde prostration et la troisième litanie ? Je ne sais plus. Pardonnez-moi : je suis un pauvre homme. Avec ma flûte, c'était quand même plus facile. »

De ses pieds nus notre berger frôle la mer. Il n'a pas besoin de tapis pour flotter, lui. Son élan vers Dieu est si fort qu'il le supporte. Point de tapis, vous dis-je. L'inconsciente sainteté suffit. Sidi Abderrahman a compris. « Laisse les sourates et les genuflexions, dit-il au berger. Prie sur ta flûte puisque Dieu t'a donné de savoir en jouer. Peu importe les mots et les gestes : seul notre cœur donne valeur à notre prière. Va, et déterre ta flûte. »

*

**

C'est de ce jour que reléguant son tapis volant au magasin des accessoires, entre un requin empaillé et des plumes de paon mangées aux vers, Sidi Abderrahman, donnant à Dieu l'offrande d'un pur amour, devint un vrai saint.

L'éléphant et la fourmi

Sans date

La Forêt. Tout autour de nous sa présence implacable. La forêt trop lourde pour que jamais aucune brise ne la pénètre ; la forêt épaisse, dense comme un cinquième élément.

Le jour y règne immense le silence végétal, un silence duveteux, tissé de rumeurs amorties et moites, avec parfois, pour le souligner, le cri d'un singe. Mais la nuit révèle des présences et libère les bruits. Une branche craque. Une panthère miaule ; elle geint comme une femme en travail. Quelque chose rampe sous les lianes. Autour de notre feu s'assemble un nuage brun d'éphémères. Des ailes tombent partout. Nos mains, notre visage s'engluent dans un frôlement velu.

C'est l'heure de dire des Contes, pour détourner la Peur qui vient. La Peur épaisse et molle comme le vol d'éphémères, la Peur insidieuse comme le rampement sous les feuilles, la Peur qui n'a pas d'objet, qui n'a pas de raison, parce qu'elle est, elle aussi, un élément : le maléfice.

« Bama, dis-nous l'histoire de la fourmi qui défia l'éléphant. »

Cette histoire, nous la savons tous. Mais il faut à tout prix parler ou chanter. Il faut sortir de la peur. Et puis Bama conte bien. Surtout, il ne s'agit pas d'entendre l'histoire – entendre l'histoire, c'est « manières de Blanc », - mais de la vivre.

« Il était vieux et fort, l'éléphant Kwado. Sa peau grise se craquelait comme celle des étangs asséchés. Ses oreilles se déchiquetaient sur les bords comme des feuilles de bananier. C'était un vieux mâle, avec des pointes de deux mètres. Nul comme lui pour renverser un tronc. D'un seul coup, il étripait un buffle. Elle était belle, sa colère. Il fonçait comme la tornade. Il se ramassait comme le nuage de tornade pour bondir tout en éclair, tout en tonnerre, ruisselant sa force comme une cataracte. Ah ! Il était beau de force, Kwado !

« Et pourtant un jour, Kimi, la petite fourmi rouge, le défia. Oui, la petite fourmi, toute menue et déliée. Kwado s'était moqué d'elle. Au fond, elle l'agaçait, car elle était si petite qu'il n'aurait pu l'écraser. Elle aurait toujours trouvé une fissure de la terre où s'abriter. Et puis sa langue taquinait ou égratignait sans cesse, à la futée. Pas sa pareille pour raconter de vilaines histoires, quand une dame éléphant manquait de sagesse, ou quand un jeune éléphanteau, pour courir ou pour jouer s'en allait brader à la ville les défenses de feu son grand-père. Décidément, Kwado n'aimait pas Kimi et, au fond, il en avait un peu peur.

- « Ah ! Kimi, quand te tairas-tu. Tu es à peine grosse comme la puce et tu ne sais même pas sauter comme elle. Prends bien garde de ne pas oublier une de tes pattes. Elles sont si fines que tu ne les vois pas même toi-même. »

- « Parle toujours, Kwado, parle toujours. Je suis aussi forte que toi. »

- « Aussi forte que moi ? Prends garde à la petite grenouille : elle pourrait bien t'avalier. »

- « Tu te crois si fort, Kwado ! Eh bien je te parie que si je t'attache une corde à la patte et que je me mette à l'autre extrémité, je t'entraînerai. »

- « Tu m'entraîneras... Espèce de folle. »

- « Tu as peur, Kwado, tu ne veux pas essayer. »

- « J'ai peur de toi ! J'ai peur de toi ! Chétif insecte !... Eh bien, essayons... »

« Kwado peine. Il tire. Il souffle. À force, sa jambe lui fait mal et s'enfle. Il avance. Il recule. Il crache de colère par moments. Ses petits yeux sont tout rouges de fureur. Tantôt il

pense l'emporter, puis brusquement il est repris en arrière à presque en perdre l'équilibre. Voilà deux heures qu'il lutte ainsi contre l'invisible fourmi. Il n'ose se retourner, de peur de perdre son élan. D'ailleurs, il sait que la fourmi, au bout de la corde, est plus loin que le rideau d'arbres.

« Tout autour de lui, la terre est piétinée, labourée, jonchée de lianes brisées, déchiquetées, hachées. Dans son élan, Kwado a cassé deux des grands kapokiers de la clairière.

« Il ne sera quand même pas vaincu par une fourmi ! il fonce encore. Il butte. Il tombe sur les genoux. Il se relève. Ses jambes saignent. Une de ses défenses s'épointe contre une pierre. Il ruisselle comme s'il sortait du marigot. Il bondit, si violent que la terre tremble. Il souffle. On croirait un orage crépitant aux cimes de la forêt. Il barrit de haine, tant et si fort que tous les singes ont fui et qu'au village les femmes apeurées se sont enfermées dans les cases.

« Kwado lourd comme une montagne, Kwado le vieux mâle du troupeau sera-t-il vaincu par une fourmi ? Sera-t-il vaincu par Kimi, la petite fourmi rouge ?

« Mes Camarades, qu'était-elle, cette fourmi ? Qu'a-t-elle fait, cette fourmi ? Mes Camarades, comment a-t-elle harassé Kwado ? »

Ce qu'a fait la fourmi, nous le savons tous, et Bama le conteur n'a pas besoin de nous questionner. Mais nous nous garderons bien de dire la fin de l'histoire. Au contraire il faut entrer dans son jeu.

– « C'est bien simple, dit Momo Touré, Kimi avait attaché la fourmi à un arbre. »

– « Tu n'y es pas, répond Baba, Kwado aurait arraché l'arbre. Dans sa lutte il en a bien renversé deux. »

– « Et puis, reprend Camara Coco, attaché à un arbre, Kwado serait resté sur place. Il n'aurait pas alternativement avancé et reculé. »

– « Sûrement, dit à son tour Boubou Hama, la fourmi avait jeté un sort à l'éléphant. »

– « Allons donc, riposte le conteur, on n'a jamais vu une fourmi sorcière. Ce n'est pas la peine d'être forgeron pour parler ainsi.

« Eh bien ! poursuit-il, la fin de l'histoire, je vais vous la dire. Kimi était allée porter le même défi à un autre éléphant, le jeune mâle Cakempo. C'est ce Cakempo que dans la clairière voisine elle avait attaché à l'autre bout de la corde. Et Cakempo est un rude éléphant, la trompe batailleuse, le front dur comme un roc, le seul qu'on puisse opposer à Kwado. Sûrement il lui succédera dans la conduite des Troupeaux. Et Cakempo lui aussi tirait, halait, grognait, barrissait. Chacun des éléphants menait tel tapage qu'il n'entendait pas l'autre. La forêt tremblait, toute secouée comme un manteau qu'on épouille. Telles des cymbales de dieux les montagnes se renvoyaient l'écho de leurs beuglements. Jusqu'au bout de l'Afrique on entendait leurs pas battre, comme un tam tam de géants.

« Et pendant ce temps, la petite fourmi, Kimi, grimpée au sommet du plus haut des arbres, regardait les deux éléphants l'un et l'autre par elle défiés l'un contre l'autre s'époumoner.

Ballet russe

[1947]

I – La montre

De droite, de gauche, le Métro la roulait, le beau métro soviétique, « notre métro » comme on dit à Moscou. Et, bien sûr, aucun autre peuple n'en avait, un métro. Choula le savait. Victor, qui a combattu sur le front allemand, affirme le contraire. Mais Victor est gagné par la pourriture occidentale.

Ainsi pensait Choula... Par exemple, il ne fallait pas manquer la station. C'était la cinquième. Combien en avait-on passé ? Enfin, pas moyen de se tromper, lui avait-on dit. Elle devait descendre à la station où on voit des statues dorées.

Oui, mais comment faire ? Si elle ne se préparait pas d'avance, elle ne parviendrait jamais à sortir. On arrivait à une gare. Non, pas de statues dorées. Rien que des arcades de métal, brillantes, brillantes, et puis aussi du marbre rouge, beau comme de la viande saignante. Et ces lampadaires ! Ils pendaient, se relevaient, se tordaient. Ah ! Ça c'était beau !

Depuis hier Choula avait quitté son Kolkhose, à soixante cinq verstes de Moscou, du côté de Zadorsk. Soixante cinq verstes, ce n'est pas loin, et pourtant elle n'était jamais venue à Moscou. C'est qu'on n'est pas riche dans notre kolkhose. Mais il avait fallu vendre le lard à la ville, et la mère était trop fatiguée pour le voyage. Et puis Choula voulait voir le tombeau de Lénine. Hier, elle avait attendu quatre heures sur la Place Rouge, si froide, où le vent siffle. Elle n'oserait pas le dire, mais elle avait été déçue. On passait trop vite. Du marbre, encore, mais pas si beau que dans le métro. Par contre, ce qui lui avait plu, c'était le musée de la Révolution. Pas les tableaux, on en voit trop, pas les statues (ces Lénine, ces Staline on en trouve partout) : la salle des cadeaux offerts à notre Petit Père.

Ah ! C'était beau ! On voyait même une coiffure de peaux-rouges (le guide l'avait expliqué, mais Choula n'avait pas osé demander qui étaient ces peaux-rouges. Quelque république de cosaques, sans doute). Et puis une petite locomotive dont les roues tournaient toutes seules. Des garnitures de bureau. Une d'elle lui plaisait tant. Le buvard, le classeur, le presse-papier, tout représentait des locomotives. Choula avait déjà vu une garniture de bureau. L'instituteur chez qui elle allait chaque matin porter le lait, en avait une, mais pas si belle.

Mais n'arrivait-on pas à la station aux statues dorées ? Non, pas encore.

Un grand remous. Le flot des sortants se heurte à celui des gens qui veulent monter. Ceux-ci l'emportent, et deux grands garçons, deux soldats, viennent déferler presque sur les genoux de Choula.

Ils sont beaux, tous les deux. Un homme est toujours plus beau avec les capotes de l'armée, si droites, en si magnifique étoffe, qu'avec une pelisse usée ou un manteau matelassé. Quand même, ces deux là sont bien, avec leurs petites toques de mouton crânement posées sur le côté.

Choula leur sourit. Ils lui sourient. Décidément ils lui plaisent. Surtout le petit, avec ses yeux bleus comme un bout de ciel d'été. On cause un peu, mais pas très bien. Ils sont ukrainiens et ne savent presque pas parler le russe. Ils se sont assis à côté de Choula et le plus petit lui a passé un bras derrière la tête, sur le dossier de la banquette.

Et Choula (Est-ce l'effet de son châle blanc) paraît plus rouge. Mais que se dire ?

Alors l'autre soldat, celui qui n'est pas le plus petit, pose sa main sur le poignet de son compagnon. Il en soulève un peu la manche. Et Choula voit – brillante – une montre.

Une vraie montre, avec ses aiguilles, et qui fait un petit bruit – Toc, Toc – (elle la porte à son oreille), une vraie montre avec une petite roue dentelée pour la remonter (le soldat lui permet de la tourner un peu). Bien sûr, Choula ne sait pas lire l'heure sur les montres, mais quand même...

Ah ! Voici la station avec les statues dorées. Choula se précipite, donne du coude et du genou – un dernier sourire vers les soldats – la voici jetée sur le quai.

Quand même, quelle belle journée ! Elle a parlé avec un soldat, et il avait une montre.

II La première communion

Pour économiser l'électricité et n'allumer qu'un quart d'heure plus tard, Madame Denis transporta sa chaise dans le carré de lumière que laissait tomber le soupirail. Quatre heures déjà. Sonia, sa petite fille n'était pas encore rentrée de l'école. Le samedi, pourtant, elle devait sortir plus tôt.

« Je ne pourrai pas l'attendre, se disait Madame Denis. Il faut que je passe à l'ambassade des États-Unis, pour y porter cette icône. Je ferais mieux d'aller d'abord chez le Père Vladimir. Peut-être en aura-t-il une meilleure à me proposer. Il doit être encore au marché kolkhosien. C'est plus près que chez lui. Et puis on risque moins d'être remarqué. Si je vends cette icône deux cents roubles aux américains, il m'en restera trente pour moi. J'irai chez la Lubova. Son mari est serveur à l'hôtel Métropole. Elle aura sûrement quatre tranches de pain blanc à me vendre ».

Le métro, ses escaliers mécaniques interminables, l'ambassade des États-Unis, la Lubova – Madame Denis a pu achever toutes ses courses. Sonia dort dans son petit lit. Il faudra la réveiller tôt demain. En attendant sa robe de première communion n'est pas finie. Sa première communion... Madame Denis évoque les premières communions de France, l'Église pleine de cierges, les cantiques :

Troupe innocente
D'enfants chéris des Cieux
Dieu vous présente...

Ah ! voilà bien longtemps qu'elle n'avait pas chanté, même tout bas. Ah ! si seulement son fils était là. S'il voyait la petite, demain. La petite, elle sera presque aussi belle qu'une première communicante de France. Voilà dix ans qu'il est parti, qu'il a réussi à regagner la France, qu'il n'a pas revu Sonia, sa fille. Ah ! si elle pouvait le rejoindre, emmener l'enfant. S'ils étaient en France, tous les trois. Elle offrirait à Sonia une longue robe en mousseline, et un voile qui lui traînerait jusqu'aux pieds.

Cela fait mal de penser. Pourtant elle n'est plus aussi malheureuse qu'autrefois. Elle a pu se procurer ce logement. Une cave, mais les voisins sont propres et ne font pas trop de bruit. Ce n'est plus comme pendant la guerre. Ce camp de concentration où on l'avait enfermée avec les autres français de la ville. Elle n'était pas française pour retourner en France, on lui objectait qu'elle n'avait pas de passeport. Mais pour l'enfermer derrière des barbelés, on l'avait bien considérée comme française.

« Entrez » - Ah ! Madame Rang, comme c'est aimable à vous d'être venue. Fermez vite votre porte que cette horrible odeur de cuisine ne pénètre pas. Ne faites pas de bruit. Oui, vous voyez, la petite dort ».

« Vous lui avez apporté un cadeau de première communion ! Oh ! que c'est gentil. Ce sera tout à fait comme en France. Une image française du Sacré-Cœur ».

Elles sont là les deux vieilles femmes. Elles ne parlent pas. Elles regardent l'image, et, par delà le pauvre coloriage, la France qu'elles ont quitté depuis trente ou quarante ans. Elles étaient venues en Russie comme institutrices, l'une et l'autre. Puis elles avaient épousé des

professeurs français. Ensuite ce fut la révolution, la mort de leur mari. Les enfants qu'elles avaient élevés, Dieu sait comment ! Elles les avaient élevés quand même.

- « Il faut que je vous montre la robe de communiant. Elle n'est pas encore finie... ».
- « Mais, Madame Denis, où avez-vous trouvé ce tissu ? »
- « Vous ne devinez jamais, ce sont les robes d'enfant et les couches de Sonia, je les avais gardées. Vous ne vous en seriez pas douté, n'est-ce pas ? J'ai eu bien du mal. J'aurais voulu faire une robe longue, comme en France, mais avec tous ces petits bouts, ce n'était pas possible ».
- « Et voilà sa couronne de rose. C'est une chance. Au Mostorg on vendait des roses artificielles. Un prix fou. Dix roubles chaque. Mais tant pis ».

« Et si vous saviez comme elle est bien préparée, cette petite. Le chapelain de l'Église française me l'a dit, je n'ai rien à craindre ».

- « Madame Denis, je me sauve ».
- « Comment, Madame Rang, vous ne partez pas encore ? »
- « Oh si, les rues sont tellement peu sûres dans notre quartier. J'aurais peur de rentrer plus tard ».
- « Je n'ose pas vous retenir. Mais vous viendrez à la messe demain, et puis vous déjeunerez avec nous. Sonia vous remerciera elle-même ».

*

**

Elle est finie la belle journée. Sonia dort. Madame Denis range la robe et la couronne.

Elle est finie, la belle journée. Depuis le matin, Madame Denis a attendu une sorte de miracle. Elle ne savait pas quoi exactement. Pendant la messe, au milieu de toutes ces pauvres vieilles polonaises, elle l'attendait. Elle l'attendait à la Table Sainte. Pendant le déjeuner, elle en était comme absente. Revoir son fils, tout à coup là, ou repartir pour la France avec la petite, ou quelque chose d'autre encore.

Et elle est comme un enfant au soir d'un dimanche très désiré. Ce n'était que cela, ce n'était que cela ! Et tous les vieux soucis vont revenir. Sa vie à gagner chaque jour, la peur. Une dénonciation possible, on ne sait pas pourquoi. Un camp de concentration encore, et de nouveau être sans nouvelles de la petite. Et si elle mourait, que deviendrait Sonia ?

Sur la table, la nappe blanche est encore là, avec une des quatre tranches de pain blanc qu'on n'a pas mangée. Cette tranche de pain blanc, ah ! pourquoi donc ? C'est trop. Elle exprime sa misère, la porte à son comble.

Et silencieusement, très silencieusement pour que les voisins ne l'entendent pas, Madame Denis se met à pleurer.

III Culturel

Une fois de plus, Ilya glissa sur un tas d'épluchures au bas l'escalier. Toujours des épluchures au bas de l'escalier. Il ne s'y habitait pas. Puis il monta par les marches usées, arrondies vers le centre, jusqu'au premier. Le couloir, l'alignement des réchauds à gaz : un pour chaque famille de l'appartement. Et leur chambre, les cinq lits disposés un peu partout dans la pièce. La table, avec la nappe que la vieille maman entretient bien blanche. Le vase, avec les fleurs artificielles.

« Alors, tu as des tasses ? » Cette phrase l'accueille à l'entrée. Mais non, il n'a pas de tasses, il n'a pas d'assiettes, il n'a pas de cuillers :

- « Je suis encore allé au magasin du Syndicat : ils n'ont rien reçu ».
- « Peut-être en trouverait-on dans les grands magasins commerciaux », réplique Natacha, sa femme.

- « Je suis passé devant le Mostog. Mais si tu crois qu'avec mon salaire d'électricien je peux entrer dans un de ces magasins là »
- « C'est bien ta faute, si tu étais inscrit au Parti... »
- « Taisez-vous – c'est la vieille mère qui intervient – les voisins vont vous entendre. Vous savez bien que Choula est indicatrice du NKVO. Vous parlez comme si... vous parlez comme si... vous parlez comme si vous étiez chez vous, ma foi ».
- « Mais les tasses, réplique Natacha. On peut encore se passer de cuiller, et manger avec ses doigts. On ne peut pas se passer de tasses ».
- « De mon temps, dit la vieille mère, on ne s'embarrassait pas tant. Mais pourquoi n'allez-vous pas acheter des écuelles et des cuillers de bois, tout simplement, au marché kolkhosien. On en trouve tout plein. Et si joliment peintes, avec du vert et du rouge comme sur la Cathédrale St Basile (elle se signe trois fois) ».
- « Mamoucka, tu n'y penses pas, des cuillers et des écuelles en bois. Je sais bien que je ne suis pas inscrit au Parti. Mais quand même... Ce ne serait pas culturel ».

IV Kolka a voté

Quel beau matin clair sur Moscou ! L'air est si pur, par ce froid ensoleillé d'hiver, que Kolka en éprouve comme une ivresse. Le vent pique légèrement, malgré les oreilles rabattues du bonnet de fourrure, mais quelle joie cette netteté du jour, la transparence précise de la lumière. Les murs roses du Kremlin et ses tours comme un immense jeu d'échec, les bâtiments impériaux jaunes et blancs et plus haut l'or et l'argent des coupoles. Tout brille. La Cathédrale Saint-Basile semble un buisson de flammes, elle brasille dans le soleil.

Oh ! Oui, Kolka se sent heureux, tout en longeant le Kremlin où vit notre grand Staline. Il va voter. Il va dire sa foi dans notre patrie soviétique. Voter, bien sûr dans les autres pays on ne vote pas. Et puis ils ont plusieurs partis, plusieurs listes. Pourquoi plusieurs partis ? Qu'est-ce que cela veut dire plusieurs partis ? Quand même, faut-il que le capitalisme soit pourri ! Plusieurs partis...

Hier, c'était la dernière réunion électorale. Ah ! Quelle belle soirée ! La salle de l'école était pleine de branches de sapin que reliaient des oriflammes rouges et or. Et même devant la statue de Staline, le cher petit père, on avait mis du mimosa. C'est drôle, pendant qu'on chantait Kolka avait pensé à cette église qu'on a abattue pour élargir la place de la Révolution. Sa grand-mère l'y menait quand il était petit. Oui, pendant qu'on chantait les hymnes du parti, pourquoi avait-il pensé à cette église ? Et en quoi cela se ressemblait-il ?

Et maintenant Kolka a voté. Il a accompli ce geste pour lequel, depuis trois semaines il s'est préparé. Que de réunions il a suivies. C'est vrai, presque autant que lorsque sa grand-mère a voulu qu'il fasse sa première communion. Qu'elle était arriérée la pauvre femme ! Toutes ces niaiseries des popes, ces exhortations, ces psalmodies, ces communions... Au moins les discours des orateurs du parti, les chants soviétiques qu'on reprend en chœur, cela compte. Il a mis son bulletin dans l'urne et le Président lui a serré la main. Mais les gens sont drôles : dans la salle du vote, il y avait une vieille femme qui devant la statue de Staline a fait son signe de croix. Et puis Kolka s'est promené dans les rues. Il s'est arrêté devant le « Gastronomus », celui de l'hôtel Moskva, avec en devanture un bel esturgeon de papier doré. Et maintenant, que faire ? Mais Kolka ne veut pas s'avouer qu'il s'ennuie. - On ne s'ennuie pas le jour où on a voté.

V Critique théâtrale

« Alors, Natacha, tu vas au théâtre ce soir ? »

Les yeux de Natacha, la petite femme de chambre de l'hôtel, brillent de plaisir. Dans sa joie, elle en montre toutes ses dents, et surtout ses dents de métal, dont elle est très fière. C'est si beau le théâtre, la pièce, la musique, les danses. Et puis aussi l'entracte, quand on se promène en rond, tous dans le même sens. Toujours on voit quelque gloire de notre patrie soviétique : Un grand écrivain comme Semenov, en tous les cas au moins un ou deux généraux, avec leurs dames qui ont des belles robes.

- « Qu'iras-tu voir Natacha ? »
- « Je ne sais pas. C'est si difficile d'avoir des places. Je me demande ce que fait notre syndicat. On n'en a jamais par lui. Alors on est obligé d'en acheter au marché noir, et c'est cher, c'est cher ! J'ai beaucoup économisé aussi Vadim, mon ami, doit me rapporter des billets. Cela dépend de ce qu'il trouvera ».
- « C'est si difficile d'avoir des places ? Hier soir, je suis allé une pièce où il n'y avait personne. La salle était complètement vide ».
- « Alors cela ne devait pas être une pièce très amusante ».
- « Non, pas très amusante. » Sous les murs de Leningrad « Une pièce de pierre... »
- « Oh ! Moi, vous savez, toutes ces pièces politiques, cela ne m'amuse pas beaucoup. Par contre, la semaine dernière, j'ai vu une pièce, oh ! Cela, c'était merveilleux. Je me suis amusée, mais amusée... »
- « Et que jouait-on, Natacha ? »
- « Mam'selle Nitouche... »

VI Les grands de ce monde

1) Soirée à l'Ambassade

« Que pensez-vous de notre pays ? » Une fois de plus Madame le Professeur T., professeur de biologie à l'Université de Moscou, avait lancé cette question, l'une de celles que lors des réceptions dans les ambassades elle devait poser aux nouveaux arrivés. « En effet, que peuvent-ils bien en penser, se dit-elle à elle-même. D'après les russes qu'on leur montre, ils doivent s'en faire une curieuse impression ».

Madame le Professeur T. ramena la traîne de sa robe et se dirigea vers le buffet. Tous les ambassadeurs étaient là, toutes les ambassadrices : une de ces réunions où les diplomates accrédités à Moscou se voient entre eux, faute de frayer avec les indigènes – un petit monde clos, enfermé dans les légations comme les passagers d'un paquebot en pleine mer. Quelques russes aussi, mais toujours les mêmes, le doyen W. avec sa face carrée d'Ukrainien et son épouse qui, ne parlant aucune langue, reste toute la soirée assise, les genoux écartés, comme si elle vendait ses poulets au marché ; MGV l'historien qui n'entretient les diplomates que de la batellerie sous Pierre le Grand ; et surtout le Vice-Ministre K., accompagné de sa Vice-Ministresse.

« Vraiment, on pourrait renouveler un peu la figuration », se disait Madame le Professeur T. Elle venait de débiter à un jeune attaché d'ambassade les cinq ou six phrases que le Ministre des Affaires Étrangères lui avait enseigné à prononcer en pareil cas. Maintenant elle ne devait plus que rompre l'entretien et trouver un autre interlocuteur pour lui répéter son disque. Que n'avait-elle, comme le Vice-Ministre K. une source toute trouvée ? Quand la conversation l'embarrassait il se lançait sur une jolie femme et lui débitait des fadaises. Le politburo l'admettait, cela faisait partie de son rôle. Il est vrai que le Vice-Ministre K. jouissait d'un certain prestige. Aussi en aristocrate il avait enseigné les belles manières à tous ces messieurs. Malheureusement, pour le Vice-Ministre K. il ne trouvait pas toujours une jolie femme prête à flirter avec lui. On l'avait vu à certaines soirées se rabattre sur une sexagénaire avantageuse ? Les mauvaises langues prétendaient même qu'en un jour de désespoir il avait lutiné un conseiller d'ambassade.

Quelle assurance, pourtant ! Madame le Professeur T. l'enviait. Elle enviait aussi la grâce de Madame la Vice-Ministresse. Celle-ci ancienne ballerine, avait fait autrefois les belles nuits d'un Grand Duc. Il lui en restait des photographies où on la voyait toute nue étendue sur une peau de lion, un collier de perles à faire pâlir Madame Vanderbilt, et les manières un peu surannées des femmes pour qui la suprême distinction était d'avoir des vapeurs. Un curieux ménage ? Était-il bête, ce Vice-Ministre ? Seule sa bêtise l'avait empêché de jamais se fourvoyer dans les vicissitudes du Régime. Mais pour rester si continuellement bête ne faut-il pas être supérieurement intelligent ? Quand à sa femme son manège était amusant à observer. Elle n'échangeait jamais plus de trois phrases avec un étranger, puis allait s'asseoir auprès de Madame W., l'épouse du Doyen, visiblement soucieuse de ne pas lui porter ombrage par sa connaissance du français.

« Alors, que pensez-vous de notre pays ? » Une fois de plus, Madame T. avait posé la question. Elle ne comprenait d'ailleurs pas en quoi des réponses aussi universellement évasives et plates pouvaient intéresser le Ministère des affaires Étrangères. Elle s'en inquiétait même un peu. Si elle n'apportait jamais de renseignements on la remplacerait. Elle perdrait son indemnité spéciale et sa carte d'alimentation supplémentaire. Et puis ces soirées sont malgré tout une distraction.

Qu'importe ! Il fallait tourner le disque. Et avisant un nouvel arrivant Madame T. se jeta sur lui. « Que pensez-vous de notre pays ? »

2) Rencontres avec Ilya Ehrenburg

Léonin, certes, avec sa crinière de cheveux gris, mais comme un lion vieilli dans la ménagerie. À peine soulève-t-il sa paupière ensommeillée sur ceux qui passent. Tel m'est apparu Ilya Ehrenburg.

Ma première rencontre : une réception diplomatique dans un grand hôtel de Moscou. On me présente. Suis-je un trop chétif personnage, ou peut-être Ehrenburg ne sait-il pas si j'appartiens au clan qu'on peut fréquenter ? À peine ai-je balbutié quelques vagues paroles sur ses livres et une main distraite me fut-elle tendue : le maître est passé.

Je l'ai revu. Cette fois-ci un diplomate nous a convié à déjeuner ensemble. Quelques autres convives et Melle Ehrenburg dont on voit immédiatement qu'elle fut parisienne. Sans doute ne suis-je plus si chétif : le maître m'a vu.

Il parle. À peine teintées d'un élégant accent slave ses phrases tombent. La banalité grave de ses propos est comme un bercement. Malgré moi je m'évade. Je regarde par la fenêtre l'ensemble jaune et rouge du Kremlin et tout là-bas la Moskowa luisante. Mais il faut revenir à la réalité. Je suis avec un grand écrivain, je dois écouter. Peut-être mieux que ses paroles me rappellent à sa présence le caviar arrosé de vodka bien sec, et ces minuscules concombres, refroidis dans un bloc de glace sculpté en forme de coupe, dont le goût est si frais, si vert, qu'on croit manger du printemps.

Que dit Ehrenburg ? Il se plaint. En France on ne lui rend pas justice, paraît-il. On le calomnie. Non pas qu'on doute d'un tel maître, mais à travers lui c'est Maurice Thorez qu'on veut atteindre. On veut confondre par lui les communistes français. Ainsi ce périodique clandestin faisait appel à sa collaboration. Désormais ce périodique l'attaque.

J'ai bien envie répondre. La bienséance me le permet-elle à la table d'un diplomate ? En tout cas, je devrai ramasser tous mes arguments en une seule phrase. Dirai-je l'abus que les communistes font en France de l'héroïque URSS, se drapant dans cette gloire étrangère ? Polémiquerai-je pour déterminer qui a commencé d'user de l'Union Soviétique comme d'un argument de notre politique intérieure ?

Non, je rassemble tout mon courage, et dans un souffle, je murmure : « N'est-ce pas qu'entre temps nous avons connu ce livre par quoi vous avez récompensé treize ans d'hospitalité française : La chute de Paris ».

Le maître n'a pas entendu. Plus léonin que jamais il évoque maintenant la marque d'un cirage bien connu. Mais les diplomates ont des antennes pour pressentir les orages. Notre hôte se précipite : « Reprenez-donc du caviar. Ne voulez-vous pas encore un de ces concombres ? »

Le revenant

Octobre 1947

Sûrement, Jean y pensait. Marie-Marthe en était sûre. Pourquoi pliait-il avec tant de soin le journal, au lieu de le laisser traîner dans n'importe quel coin du bureau, comme d'habitude ? Évidemment, il ne voulait pas qu'elle lise ce journal. Depuis trois jours il avait l'air triste, lui d'habitude si gai, si entraîné.

Avoir l'air naturelle. À tout prix avoir l'air naturelle. Elle s'entendait parler – avec quel calme – des courses qu'elle avait faites. Elle avait cherché un manteau pour Bruno. Et elle parlait, elle parlait. À tout prix ne pas laisser se créer de silence. Maintenant elle lui racontait qu'un marronnier de l'avenue Henri-Martin, trompé par l'illusoire douceur de l'air, reflleurissait en plein automne.

Interminable ce dîner. Il faut manger, pour avoir l'air naturelle « Mais non, mon chéri, je ne reprendrai pas de haricots verts... N'insiste pas, ce n'est rien. Dans mon état, c'est naturel qu'on manque un peu d'appétit. »

C'est vrai, cet enfant qu'elle attendait. Elle n'y avait plus pensé. Le problème n'en serait pas simplifié. Et subitement, tout était factice, hostile. Elle n'était plus chez elle. Qui avait disposé ces fauteuils dans l'encoignure ? Qui avait pendu cette nature morte au-dessus du buffet ? Rien de tout cela ne lui appartenait plus. Une grande vague l'emportait à la dérive.

Qui donc avait raconté une histoire comme la sienne. Une pièce de théâtre. Elle l'avait vue autrefois, voici quelque dix ans, avec Robert. Ah ! oui, Le voyageur sans bagages, d'Anouilh. Elle devait l'avoir dans la bibliothèque, dans le recueil des Pièces noires. Elle la lisait, peut-être y verrait-elle plus clair après.

« Passe au Bureau, on t'y apportera le café. Moi je vais chercher un livre dans la bibliothèque ».

Voyons, les Pièces roses sont là, les Pièces noires devraient être à côté. D'ailleurs on voit leur place, un trou dans la rangée. Ce matin quand elle a épousseté on ne voyait pas ce trou. Jean aussi, sûrement, aura voulu relire cette pièce. Il suit donc...

« C'est toi, mon chéri qui a les Pièces noires, d'Anouilh ? » Elle se veut une voix indifférente, tout à fait calme. Mais elle est pâle, elle le sent bien, elle pâlit encore.

« Oui, c'est moi, tiens les voici ».

Comme il est pâle, lui aussi. Comme son indifférence est forcée. Il n'est pas meilleur acteur qu'elle.

« Écoute, mon chéri... » Mais que va-t-elle lui dire ? Que lui dire ? Elle ne sait plus elle-même.

- « Ma chérie, ma petite chérie, j'avais pris tant de soin de te le cacher, comment l'as-tu su, toi qui ne lis jamais les journaux ».

- « C'est Germaine. Elle m'a téléphoné ce matin. Je ne comprenais rien à sa communication. Elle me disait : je pense bien à toi. Tout cela doit réveiller en toi de pénibles souvenirs. Mais j'y ai bien pensé. Cet amnésique de Poitiers, cela ne peut pas être Robert. Tu as vu, il doit être étranger. Dans son sommeil hypnotique il a prononcé des mots dans une langue qu'on n'a pas comprise.

« Alors, j'ai cherché les journaux. Tu les avais tous cachés. J'ai eu encore plus peur. Je suis allée jusqu'au kiosque. J'en ai acheté cinq ou six. Et j'ai tout compris. Ce malheureux amnésique, un disparu du front sans doute. Si c'était Robert. Aucun journal n'avait sa photographie, mais l'un d'eux parlait longuement des familles auxquelles il pouvait appartenir. Lui ne se souvient de rien, de rien jusqu'à 1943. Et puis, un journaliste disait que

s'il avait une femme elle aurait pu déjà se remarier. Alors, j'ai pensé à moi qui suis remariée, à toi, à Robert, et tout cela est en sarabande dans ma tête. Jean défends moi. J'étais heureuse. Et Robert, Robert, s'il vit ? Il m'a rendue heureuse lui aussi, et ses deux fils. Eux dont on dit toujours « nos enfants ». Et toi... C'est trop horrible ».

- « Mais, ma petite chérie, il n'y a aucune raison. Sinon, tu sais comme j'aime la lumière. Je t'en aurais parlé tout de suite. C'est parce que ce n'est pas possible que je t'ai caché les journaux. Évidemment cela m'a ému, tellement que moi aussi je me suis reporté à la pièce d'Anouilh. J'ai surtout eu peur que dans ton état tu sois trop frappée, que cela te fasse du mal, que cela fasse du mal à notre enfant ».

- « Oh ! Jean, Jean, si c'était Robert ».

- « Voyons, ce n'est pas possible. Cette imbécile de Germaine a raison (elle avait bien besoin de s'en mêler, celle là !). Tous les journaux le disent : c'est un étranger. Alors... ? »

- « Non, je veux savoir, je veux être sûre. Tu as raison. Mais tu comprends. C'est trop affreux. Je sens que j'aurai toujours un doute maintenant, un doute absurde.

- « J'ai toujours eu peur. J'étais trop heureuse. J'avais trop de chance. Je n'ai jamais cru que ce fut tout à fait permis d'être heureux ».

- « Mais puisque ce n'est pas possible que ce soit ton premier mari. Tiens viens là sur le canapé, tout contre moi. Oublie tout cela. Tu le dois, pour toi, pour notre bonheur, pour nos trois enfants, les deux premiers et celui qui va naître. C'est un gros choc, mais il faut laisser tout cela. Embrasse moi. »

- « Mais Jean, malgré tout, on n'en est pas sûr que ce soit un étranger. J'ai lu une interview de lui. Il semble parler très bien français ».

- « Ma chérie, je ne vais pas te faire un cours de psychiatrie sur le sommeil hypnotique. Rappelle-toi le Septième Voile que nous avons vu ensemble. C'est dans cette sorte de sommeil qu'on révèle sa personnalité ».

- « Mais tu m'as dit toi-même que ces méthodes n'étaient pas au point ».

- « Écoute. Cela ne peut pas durer. Tu vas tomber malade. J'ai une idée. Un cinéma passe une courte bande sur ce malheureux pour que sa famille puisse le reconnaître. Tu as dû voir ça, toi aussi, dans les journaux. Allons-y. Comme cela tu seras convaincue ».

L'ouvreuse conduit devant eux son petit cercle de lumière. L'écran, l'écran. Il semble à Marie-Marthe que l'écran va l'absorber, si fort elle se tend vers lui. Est-ce déjà Robert (car elle n'a plus de doute, elle va voir Robert) ? Non ce n'est que Michel Simon dans un quelconque vieux film. Et là, immobile, il faut subir toute cette intrigue.

Les actualités. Jean lui a pris la main, lui a passé le bras autour du cou. D'instinct ils se rapprochent, comme on se serre dans la tempête pour que la vague ne vous emporte pas.

Le voici. Aucun doute, c'est lui, c'est Robert ! Qu'il est changé. Ah ! Personne d'autre qu'elle ne le reconnaîtrait. Son visage a perdu toute dureté, s'est fondu dans une espèce de candeur. Il ouvre des yeux sans mémoire, des yeux clairs qui ne sont que reflet, comme les yeux des enfants impénétrables. Tout ce visage s'est mué. Et pourtant c'est lui. Et quelque chose en elle monte vers lui. Tout ce qui fut leur amour, tout ce que sa chair a désiré en lui. Ah ! Soudain retrouvé sur les lèvres le goût des lèvres.

Jean la serre plus fort. Elle pressent dans la pénombre l'angoisse de son regard... Mais il ne s'agit pas de Jean. C'est Robert, là, vivant, sur l'écran.

Et pourtant Jean est là, lui aussi. Un Jean dont la main ferme emprisonne sa main jusqu'à lui faire mal. Un Jean dont la nuit dernière... et cet enfant, dans son ventre, qui est le sien.

Mais non, elle ne peut pas laisser Robert, ce serait le tuer deux fois. Robert son Mari. Elle se revoit en robe blanche, et cet anneau à son doigt. Parfois, jouant avec, il lui répétait le mot de Claudel : « cet anneau qui a la forme du oui ».

Oui, je te reviens Robert, oui, moi je te rendrai la mémoire. Tu me reconnaîtras mon bien-aimé. Tiens voici l'anneau que tu m'avais passé, l'anneau ? Mais non, c'est l'alliance avec Jean. Marie-Marthe l'arrache de son doigt, le dissimule dans sa poche.

Non, Robert, je ne te priverai pas de tes fils. Reviens... Mais cette pression de la main de Jean. Tout oublier, être encore dans les bras de Jean, comme hier.

Non, elle n'a pas le droit. Seul Robert est vraiment son mari. Et il a tant besoin d'elle, tant besoin.

Pourquoi saute-t-il, là-bas, sur des haies, lui qui détestait les sports ? Pourquoi ce saut à la perche ? Pourquoi cette course harassante ? Et pourquoi s'est-il déguisé en jockey ?

Mais non, depuis longtemps Robert n'est plus sur l'écran, c'est la suite des actualités. Alors, pourquoi rester ? Que fait Jean à la retenir ? Mieux vaut lui dire tout de suite, tout de suite. Et puis que ce soit fini, et qu'elle coure vers Robert.

Elle s'est arrachée de son siège. Elle se précipite vers la porte et Jean la suit avec peine. Les voici déjà devant la caisse.

« Alors ? » Ah ! Ce visage de Jean si pâle, sa bouche qui s'ouvre sans parler, ses yeux comme vides à force de peur. Ce n'est plus Robert – ce Robert sans mémoire et si lointain – c'est Jean, là contre elle, et si pâle qu'il pourrait soudain mourir.

« Non, ce n'était pas lui. Mais pardonne-moi. Je suis bouleversée ».

Table des matières

Heinrich	3
Achmet	10
Les Rois Mages	20
La maison sans bonheur	23
Barbe-bleue	24
Ballade pour la mer triste	25
Les jambes de la Reine de Saba	28
Comment Sidi Abderrahman devint un vrai saint	30
L'éléphant et la fourmi	32
Ballet russe	34
Le revenant	41